
MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 28
FULL CONTACT
GREMLINS II
ROBOCOP II
Belgique : 146 FB - Canada [illegible] - Espagne : 550 Pts - Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA
M 3226 - 28 - 20,00 F-RD


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
66
GREMLINS II
FREDDY V
RETOUR VERS LE FUTUR III
HIGHLANDER II et...
THE CRAIGNOS MONSTERS V !
M 2016 - 66 - 20,00 F
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F - Espagne: 5,50 Pts - Canada: $ 5,75
ROBOCOP 2

Mad Movies PRÉSENTE

IMPACT

SOMMAIRE



Van Damme dans FULL CONTACT. P. 12.



ROBOCOP 2. P. 18.



Sean Connery dans OCTOBRE ROUGE. P. 38.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/*Mad Movies*. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction et maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Guy Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaborateurs** : Gilles Boulenger, Cyrille Giraud, Michel Ménoré et Jack Tewsbury. **Correspondants** : Marc Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Rome), Marcel Menhir Burel (Kermazout). **Composition** : The Mansart's Boys. **Photogravure** : IGO. **Imprimerie** : Jean Didier. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : août 1990. **Commission paritaire** : N°57856. N°ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N°28 tiré à 70.000 exemplaires. **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Michel Burstein, Michèle Darmon, Joël Dangol, Françoise Dessaigne, Carole Chomand, Marquita Doassans, Florence Farrel, François Frey, Monica Heitmann, Victor Hadida, Samuel Hadida, Gabrielle Mairesse, Olivier Margerie, Guenevière Millener, Multimédia Promotions, Edith Phillipachi, Gilles Polinien, Joëlle Rameau, Robert Schlockoff, Jean-Pierre Vincent, Patrick Zylberman.

EDITO

Merde, on a parfois envie de gueuler "merde". Lorsqu'un nanar comme **S.O.S. Fantômes 2** par exemple remplit les poches de ses entrepreneurs. Et merde lorsqu'une perle noire comme **GunMen** se ramasse un bide pas possible. Pas de pot pour le nouveau cinéma de Hong Kong en France. Le spectateur le rejette, confond encore et toujours sous-produits à la Bruce Lee, à la Ninja, et séries B étincelantes, merveilleusement mises en scène. Deux décennies de nanars asiatiques semblent l'avoir définitivement dégoûté de ce cinéma. Faut comprendre, faut aussi s'habituer à l'échec d'un cinéma qui paraît désormais condamné à des sorties vidéo anonymes, à des passages télé guère plus glorieux. **GunMen** s'est planté, **The Killer** ne sortira probablement pas. Triste logique. Aucun distributeur ne prendra le risque de balancer des millions par les fenêtres pour récolter 70.000 spectateurs France. On cotiserait presque. Ce n'est donc pas demain que John Woo, réalisateur de **The Killer**, connaîtra la consécration européenne. "J'ai vu la guerre..., le sang..., j'ai vu la mort..." chante actuellement la blonde de Niagara sur les ondes. C'est le sentiment éprouvé, enduré à la vision de **The Killer**. Et tout cela risque de se terminer en eau de boudin, en pétarades cathodiques, en gunfights de salon...

Comment expliquer l'échec de **GunMen** ? Le distributeur a bien fait son boulot. Rien à redire. Reste la version française, pas piquée des hannetons celle-là. Des voix quelque peu ridicules, pas vraiment en adéquation avec les personnages. Difficile de doubler un film de Hong Kong en évitant la catastrophe. C'est presque un sacrifice de voir le film de Kirk Wong dans ces conditions. A Paris, vous pouvez encore choisir la version originale sous-titrée, mais en province... Alors, un peu d'abnégation. Pour que **The Killer** sorte enfin, pour que tout un chapitre de l'histoire du cinéma soit enfin vu, reconnu.

L'actualité étant exceptionnellement abondante en août et septembre, faites le bon choix. Pas facile de trouver pellicule à sa mesure. Essayez donc **King of New York** si celui-ci passe à votre portée. Vous aurez l'impression de voir réellement un film, un vrai, violent, sombre, beau, ambigu. Des qualités cruellement absentes des écrans estivaux. Et de ceux d'après.

Marc TOULLEC

EXPRESSO

Malgré le bide de The Kiss, le cinéaste Pen Densham ne désarme pas. Il annonce trois films d'action en même temps. Le premier, **Accelerator**, met en scène un ancien taulard accusé à tort d'être le responsable d'un accident de moto mortel. Une autre histoire de faux coupable avec **Blind Luck** où un aveugle est mêlé à une affaire de meurtre. On finit sur O.S.S., une comédie qui relate les débuts du premier service d'espionnage américain.

Ted Kotcheff (le premier **Rambo**) vient de créer sa propre maison de production, *Pen-ts*. Son premier film sous cette bannière, **13 Angels**, montre un détective privé chargé de récupérer 13 motos à l'insu de leurs propriétaires, des Hell's Angels. Attention, sujet dangereux car les Hell's ne souffrent pas que l'on touche à leur image de marque. Roger Corman, attaqué en justice après son **Nam Angels**, où il expédiait nos loubards adorés au Vietnam, en sait quelque chose...

RAMBU DE JAKARTA



Peter O'Brien n'aura pas de sitôt son nom dans les dictionnaires du cinéma et encore moins un hommage à la cinémathèque. Entretenant au mieux sa très vague ressemblance avec Sylvester Stallone au point de lui piquer sa coupe de cheveux de **Rambo II**, Peter O'Brien laisse des traces dans les mémoires. Ceux qui l'ont vu sortir du bain au risque de perdre son slip dans **Indruder** s'en souviendront longtemps. "My name is Rambu" est la réplique la plus fameuse de cet **Intruder** signé Jopi Burnama, délirante photocopie kitsch du cinoche américain. C'était en 1986, et Peter O'Brien a depuis fait quelques progrès notables. Dans le pétaradant **The Stabilizer** d'Arizal, O'Brien joue les agents du FBI. Il venge sa fiancée, violée puis assassinée par un trafiquant de drogue installé en Indonésie. Pas très doué pour la comédie (il desserre rarement les mâchoires), l'ex-Rambu affiche néanmoins de réelles capacités sportives. Il saute, décroche des coups de pied en pleine tête, rebondit sur des trampolines, expose des muscles maigres... Manifestement, Peter O'Brien tient une fois de plus à imiter Stallone. Ses producteurs lui demandent même de porter des lunettes noires de façon à ressembler le plus possible à Cobra !

Jungle Heat de Ratno Timoer dévoile un Peter O'Brien nouveau, du genre aventurier vénal, macho et balançant çà et là des vannes caustiques à la Clint Eastwood. Guide de jungle, il affronte cette fois-ci des cannibales et déflore leur reine, une sauvageonne blonde gambadant au ralenti dans la végétation.

Dernier fleuron à l'actif de notre héros : **Double Crosser** d'Arizal. Délaissant Stallone, Peter O'Brien incarne cette fois ci un ex-flic champion de kickboxing. Merci Van Damme. Sa fille aveugle étant enlevée par un baron de la drogue, Jack est contraint de participer à un championnat d'arts martiaux clandestins. Merci **Bloodsport**.

Superstar en Indonésie, Peter O'Brien persiste à jouer les redresseurs de torts sous les quolibets du restant de la planète. Tant d'acharnement méritait bien ces quelques lignes.



Un des films les plus idiots de la décennie : **Karaté Rock** de Larry Ludman (en fait le producteur Fabrizio de Angelis) avec le fiston de Michael Douglas, Alex Douglas. Cette mascarade tourne autour de deux étudiants qui se sont défiés dans une boîte de nuit disco, et qui s'affronteront ensuite pour les beaux yeux de la gentille Connie. Le héros apprend les arts martiaux sous les bons auspices d'un instructeur de la police... Dans le genre commerial, difficile de faire plus servile.

Très pris par ses fonctions de producteur, James Glickenhaus (**Le Droit de Tuer**, **Blue Jean Cop**) nous refait avec **Mc Bain's Seven** un remake des **7 Samourais**, donc des **7 Mercenaires**. 18 ans après la fin de la guerre du Vietnam, le Lieutenant Robert Mc Bain demande à sept de ses anciens copains de caserne de reprendre du service. Leur mission : dérouiller en Colombie un odieux baron de la drogue et venger leur ami Santos, assassiné par ce dernier... Pas très original ce **Mc Bain's Seven**, mais les explosions serviront de palliatifs efficaces.

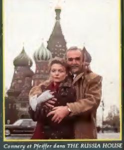


Mc BAIN'S SEVEN

LA RUEE VERS L'EST

Finis les sombres films d'espionnage de derrière le rideau de fer où les barbouzes se livraient à une méchante guéguerre idéologique. Dépassés **L'Espion qui Venait du Froid** et **La Lettre du Kremlin** ! Des titres comme **A la Poursuite d'Octobre Rouge** contribuent à dégeler la banquise... *Pathé* lance simultanément deux films à la gloire du rapprochement Est-Ouest. Ce sont **The Russia House** et **Patriots**.

Réalisé par l'australien Fred Schepisi, **The Russia House** propulse un éditeur britannique, Barley Blair (Sean Connery, de nouveau chevelu) dans les dédales de l'espionnage international. A Moscou, il rencontre le physicien Dante (Klaus Maria Brandauer) désireux de faire passer à l'Ouest un carnet de notes pour le faire publier. Ballotté entre les services secrets américains et anglais, Blair rencontre le grand amour en la personne de Katya (Michelle Pfeiffer), éditrice elle aussi... Manipulation et trahison sont les moteurs de cette imposante production inspirée d'un roman de John Le Carré, écrivain autrefois très soucieux de décrire la Russie comme une antichambre de l'enfer en proie au stalinisme le plus rigoureux. Tourné à Moscou et Leningrad, **The Russia House** est décrit par son metteur en scène comme *"un coup d'oeil sur la Glasnost en action"* et par son producteur Paul Malansky comme une *"Glasnost Love Story"*. Roy Scheider (agent de la CIA) et Edward Fox (fleuron des services secrets britanniques) complètent la distribution.



Connery et Pfeiffer dans THE RUSSIA HOUSE





Hackman et Baryshnikov dans PATRIOTS

Patriots de Nicholas Meyer (réalisateur du beau **C'Etait Demain** et du mauvais **Star Trek 2**) joue de son coté à fond la caisse la carte du duo d'espions. Persécuté par le KGB dans **Soleil de Nuit**, l'ex-danseur Mikhail Baryshnikov est désormais un agent soviétique allié avec une tête brûlée de la CIA incarnée par Gene Hackman. Les deux hommes, trimballés de Berlin Est à Paris avec deux millions de dollars sur eux, sont en fait victimes d'une magouille de leurs chefs respectifs !

Partagé entre la comédie et le thriller, **Patriots** (tourné sous le titre plus évocateur de **Dinosaurs**) bénéficie également de la présence de la jolie nièce d'Alain Delon, Géraldine Danon, kidnappée ici par la CIA, et du toujours remarquable Kurtwood Smith (**RoboCop** et **Le Cercle des Poètes Disparus**).

Troisième larron de la kermesse Est-Ouest, **Eminent Domain** s'implante plutôt du côté de la Pologne. Réalisé par le très polyvalent John Irvin (**Le Contrat** avec Arnold, **Hamburger Hill**, et **Turtle Diary** sur un scénario d'Harold Pinter), **Eminent Domain** montre un membre du Politburu (Donald Sutherland) vivre confortablement des ressources du marché noir tandis que ses compatriotes crèvent la dalle. Tout va pour le mieux pour lui jusqu'au jour où il découvre que des hommes l'espionnent en permanence, que sa secrétaire filtre ses appels au-delà du raisonnable. Victime d'un ténébreux complot, le camarade Josef Burski ne doit son salut qu'à l'amour de sa femme (Anne Archer)...

Inspiré de faits réels, **Eminent Domain** est le fruit des souvenirs du scénariste Andrezj Krakowski, émigrant polonais dont le père, Jozerf, fut emprisonné en 1956 pour "subversion politique". Libéré par un ami nommé au gouvernement, ce dernier se voit chargé de la direction d'un des grands studios de cinéma du pays. Cela l'amène à produire les premiers films de Roman Polanski et Jerzi Skolimovski... **Eminent Domain** est donc la somme de cette vie singulière réglée par le régime communiste. Tourné à Varsovie, Paris, Stockholm, Munich et Berlin, le film de John Irvin est largement financé par des capitaux français, d'où la présence de comédiens comme Yves Beneton et Françoise Michaud. L'Internationale sur toute la ligne !

Les séquelles continuent de pulluler. Elles prolifèrent comme des lapins. Le producteur Dino de Laurentiis annonce **Les Trois Jours du Condor II** qui sera un téléfilm... Le musclé Carl Weathers s'entraîne pour les besoins de **Action Jackson II**... Michael Paré retrouve sa guitare de **Eddie and the Cruisers** pour un **Eddie III**... Ce fêlé de Dan Ackroyd reprend du service sous la direction de Tom Mankiewicz pour **Dragnet II**... Mick Garris tourne actuellement pour la télévision **Psycho IV : The Beginning** avec toujours Anthony Perkins dans le rôle de Norman Bates... Sont également de la fête **Creepshow III**, **RoboCop III**, **Dirty Dancing II**, **A Propos d'Hier Soir II**... Plus de 160 séquelles sont actuellement en tournage ou production.

La pétulante Goldie Hawn, qui partage en ce moment la vedette de **Comme un Oiseau sur la Branche** avec Mel Gibson, marche sur les traces d'Indiana Jones. Elle se prépare à tourner **The Adventures of Babe West** dans les décors exotiques de Hong Kong, de Shangaï et du Vietnam.

Après avoir été adapté par trois fois au cinéma, le roman de Conan Doyle, "Le Monde Perdu", devient une mini-série de quatre heures bénéficiant d'un budget de huit millions de dollars. Ses producteurs en sont Harry Alan Towers (qui porte à l'écran tous les romans dont les droits tombent dans le domaine public) et Frank Agrama (un tâcheron du Z). Oliver Reed, dans le rôle du professeur Challenger, et Donald Pleasence visitent ce monde perdu peuplé de dinosaures.

On en connait un pas vraiment au courant de ce qui se passe actuellement à l'Est. Le privé Mike Hammer retrouve sa panoplie du parfait enquêteur dans **Mike Hammer behind the Iron Curtain**, **Mike Hammer derrière le Rideau de Fer**. Stacy Keach reprend le rôle qui l'a rendu célèbre et tourne dans la foulée **Mike Hammer in Singapore**. Un autre détective amorce son grand retour, **Nick Carter Master Detective**. Décrit comme le James Bond américain des années 30, celui-ci doit principalement ce come-back au succès de Dick Tracy !

FRENESIE EN ASIE



THE DRAGON FROM RUSSIA

Le cinéma chinois made in Hong Kong continue de bien bouger. John Woo, dont **The Killer** n'est pas prêt à illuminer les écrans après l'échec commercial de **Gun-Men**, ne chôme pas. Après **Bullett in the Head**, il enchaîne sur **Once a Thief** (tournage en France vers la mi-août) avec la nouvelle superstar de toute l'Asie, Chow Yun Fatt. De son côté, Tsui Hark commence la préparation de **City of Strange Beasts** produit par Terence Chang.
Tsui Hark se retrouve au générique du très ambitieux **The Raid**, mais en tant que producteur exécutif et responsable des effets spéciaux. Réalisé par Ching Siu Tung (**Histoires de Fantômes Chinois**), **The Raid** est une vaste épopée mi-historique, mi-délirante. Alors que Pu-Yi, le dernier empereur de Chine, se laisse manipuler par les japonais pour établir un nouveau gouvernement en Mandchourie, des résistants chinois s'attaquent à une usine ultra-moderne tenue par des nippons fabriquant une arme secrète très meurtrière. Bien que l'histoire rappelle d'autres films de Hong Kong (notamment **7 Femmes Commandos** et **Magnificent Warriors**), **The Raid** promet du grandiose.
De son côté, **In the Lap of Gods** de Lo Kin part d'un postulat du style **A la Poursuite du Diamant Vert**. Une jolie femme sans histoire se retrouve impliquée dans le vol de diamants que des malfrats lui glissent dans la poche avant de s'enfuir. Elle espère grâce à eux payer la rançon que demande le gouvernement birman afin de libérer son fiancé pris dans les revers d'une guerre civile. Alliée avec un gangster macho chargé de récupérer la marchandise, notre donzelle connaît des aventures dignes de celles déjà vécues par Kathleen Turner sous la direction de Robert Zemeckis. Plus ambitieux s'avèrent **Undeclared War** et **The Dragon from Russia**. Mis en scène par Ringo Lam (**Mad Mission 4**), le premier se tourne en Pologne, en Chine Populaire et à Hong Kong, et emploie un casting autant asiatique (Danny Lee) qu'occidental (Olivia Hussey, Vernon Wells, David Hedison). **Undeclared War** joue la carte du duo de flics. Un keuf chinois et un agent de la CIA traquent des terroristes soucieux de foutre la zizanie entre l'Est et l'Ouest. **The Dragon from Russia** de Clarence Ford a carrément été tourné en URSS. Il montre un paisible instructeur d'arts martiaux installé en URSS témoin d'un massacre perpétré par une société secrète japonaise, les 5.000 Dragons. Les tueurs n'ont plus qu'une idée en tête, les éliminer, lui et ses deux amies chinoises... Du spectacle et des cascades en perspective. ■

IN THE LAPS OF GODS

Les mauvais cinéastes tournent aussi. Paul Leder par exemple. L'immortel auteur de **King Kung Revient**, cette co-production entre Taïwan et les Etats-Unis où une peluche ramollissait le caoutchouc d'un requin, vient de boucler **Frame Up**. Dans un bled paumé, le shérif Baker enquête sur la mort d'une gosse. Une bande de houligans est accusée mais les apparences sont trompeuses : c'est le fils du puissant Will Curan le responsable. Le vilain emploie tous les moyens pour protéger son fiston. Wings Hauser, héros de **Frame Up**, se compromet parallèlement aux côtés du douteux Greydon Clark (**Skinheads**) dans **Sight Unseen**. Hauser personnifie un homme divorcé vengeant la mort de sa fille. Oserait-on conseiller à ce pourtant estimable comédien de lire à deux fois les scripts qui atterrissent chez son agent ? Sur sa lancée, notre homme partage l'affiche de **Wilding** avec Joey Travolta, frère de John. Flics, les compères entament une lutte contre des gangs d'adolescents répandant la terreur à travers tout Los Angeles. Evidemment, le pire est à craindre de **Wilding** dans la mesure où son metteur en scène, le français Eric Louzil, s'est porté coupable de deux navets pour *Troma*, **Lust for Freedom** et **Fortress of Amerikkka**.

➞



Ils préparent, ils tournent, ils produisent... Harrison Ford prend ses jambes à son coup sous la direction de Stephen Frears pour une adaptation ciné de la série télé *Le Fugitif*...
Arnold Schwarzenegger endosse l'uniforme d'un flic gardien de square dans **The Kindergarden Cop** du nullard Ivan Reitman...
Roger Moore reprend du service pour l'Allemand Willy Bognor dans un thriller neigeux sur fond de championnat de ski...
Michael Wadleigh (**Woodstock**, **Wolfen**) adapte le roman de Joseph Conrad "Au cœur des ténèbres" qui avait déjà inspiré **Apocalypse Now**...
Mike Figgis (le sulfureux **Affaires Privées** avec Richard Gere) s'adonne avec **Liebestraum** au thriller érotico-psychologique se déroulant dans l'Amérique profonde...
Pierce Brosnan, star de la télé et James Bond recalé, affronte des commandos suicides envoyés à Washington par les barons de la drogue sud-américains dans **Live Wire**...
Matt Dillon tombe entre les ongles de la gorgone Sean Young dans **A Kiss Before Dying** de James Dearden d'après un roman de Ira Levin...
Malgré le bide effroyable de son **Vibes**, la chanteuse Cyndi Lauper se risque de nouveau au cinéma avec **Moon Over Miami** où elle incarne une innocente en cavale désireuse de se venger des types qui l'ont envoyée derrière les barreaux...
Bonne nouvelle pour les amateurs de grosses comédies à base de seins nus et de flatulences torrides : Bob Clark commet actuellement **Porky's IV** !...

Restons dans les suites. Les réalisateurs se suivent et ne se ressemblent pas sur **Alien III**. Après Ridley Scott et Renny Harlin, c'est le néo-zélandais Vincent Ward (**Navigator**) qui est envisagé. Sigourney Weaver est fidèle au poste. Tournage prévu pour bientôt aux studios Pinewood en Angleterre. Le scénario de David Twohy se déroulant dans une prison spatiale a été finalement abandonné mais pourrait servir de base à **Alien IV** !!!

Les kickoxers ont toujours le vent en poupe. Deux petits nouveaux se posent en douceur sur les rings de la série B. C'est d'abord **Night Warriors** de Rafal Zielinski, avec Lorenzo Lamas qui combat le syndicat du crime coupable d'avoir exterminer sa famille. Un script qui va droit à l'essentiel, c'est le moins qu'on puisse dire. Dans le même créneau, il y a aussi **Fists of Steel** de Jerry Schafer, avec Joe Behar dans le rôle du gentil karatéka, et l'inévitable Henry Silva dans celui de la crapule.



Les anglais apprécient tout particulièrement de reconstituer les affaires criminelles et médiatiques allant des agissements de Jack l'Eventreur à l'attaque du train postal Glasgow-Londres. Produit et réalisé par un certain Ian Merrick, **The Black Panther** décrit le cas de Donald Neilson, coupable de casses sanglants et de l'assassinat de quelques adolescentes. Au scénario apparaît le nom de Michael Armstrong, pilier du fantastique british (**Mark of the Devil, House of the Long Shadows**...).
En Angleterre, une autre enquête de Scotland Yard marche fort bien au générique, **The Krays** de Peter Medak (**L'Enfant du Diable** et aussi **La Grande Zorro**). Dans les années soixante, deux frères bâtissent un véritable empire du crime. Grandeur et décadence...

L'affaire des fausses factures, les figurants d'Olivier Stirn, les amnisties des élus fraudeurs et autres magouilles... Tous des pourris les hommes politiques ? Ce n'est pas ce que pense Roger Corman, producteur de **Dark Obsessions** de Dan Golden. **Dark Obsessions** met en scène un politicien honnête entraîné dans les méandres de la perversion humaine. Il doit lutter contre Satan pour récupérer son âme. C'est un scoop ça : les hommes politiques auraient une âme !

DEAUVILLE 90



Brad Johnson, Danny Glover et Willem Dafoe dans FLIGHT OF THE INTRUDER

On dira ce qu'on veut du festival du film américain de Deauville, mais les films proposés sont toujours des grosses pointures. Entre deux parties de mini-golf, entre quelques excursions du côté des machines à sous du Casino et autres cocktails, le festivalier nonchalant (à Deauville, le farniente détrône la frénésie cannoise) peut encore visionner quelques nouveautés.
Deauville 90 ne lésine pas sur les mammouths hollywoodiens. La science-fiction grand spectacle mobilise **RoboCop 2** d'Irvin Kershner et **Total Recall** de Paul Verhoeven. Les metteurs en scène paraissent interchangeables, les vedettes aussi... Du destroy en dolby stéréo et cinémascope.
Days of Thunder n'est pas beaucoup plus cool. Le cinéaste Tony Scott filme sur fond de ciel orange des courses automobiles. Plus gravure de mode que jamais, Tom Cruise, la coqueluche des minettes US, renouvelle sa "performance" de **Top Gun** à quelques sourires dentifrice près. Autre mignon de l'écran, Rob Lowe, perverti par ses galipettes vidéo, s'adonne au voyeurisme coquin dans **Bad Influence** de Curtis Hanson. Le beau Lowe incarne un dandy diabolique contraignant un yuppie à s'envoyer en l'air puis à tuer... Glauque. Pas très enthousiasmant en revanche le dernier John Boorman, **Where the Heart Is**, autobiographique en diable mais franchement rasoir. **Hope and Glory** c'était bien mieux. Pour faire bonne mesure, et surtout faire oublier cet échec, Deauville joue la diversion: une rétrospective de la carrière américaine de Boorman. Mieux vaut revoir **Duel dans le Pacifique** et **Le Point de Non Retour** que de se taper **Where The Heart Is**.
John Milius refait surface après le flop de **L'Adieu au Roi**. Son **Flight of the Intruder** survole de nouveau le Vietnam où deux pilotes jouent les Rambo. Résultat : ils passent en cour martiale pour ce trop plein de zèlo. Du kaki encore dans **Cadence** de Martin Sheen avec Charlie Sheen. Un soldat revêche connaît les joies des travaux forcés dans un camp Est-allemand. On rigole autant dans **A Shock to the System** de Jan Egelson où l'homme d'affaires Michael Caine devient zinzin car son boss ne lui a pas donné la promotion promise.

Tom Cruise dans DAYS OF THE THUNDER

Du côté rigolade, on prévoit le polar **Comme un Oiseau sur la Branche**, de John Badham, avec Mel Gibson échappant aux pruneaux envoyés par David Carradine, la comédie **Pretty Woman**, de Garry Marshall avec Richard Gere, sur la nécessité de changer de look pour réussir dans la vie, **Pump Up the Volume** d'Allan Moyle décrivant les déboires d'une radio pirate installée dans une salle de bain... C'est tout pour le moment. Le meilleur de Deauville sera tout de même 35 heures de dessins animés. Bugs Bunny, Daffy Duck et les autres stars de la *Warner* fêtent leur cinquantième anniversaire. Ca méritait bien ce marathon.

La chasse aux caries, c'est bien, mais la chasse aux trafiquants d'organes humains, c'est encore mieux. Assez proche du **Morts Suspectes** de Michael Crichton, David Fischer prépare donc **Body Hunter** pour *Werner* avec Ray Liotta (le psychopathe de **Dangereuse sous tous Rapports**) dans le rôle principal.

Du boulot pour John McTiernan. Il est question qu'il mette en scène une adaptation de Robin des Bois dotée d'un budget colossal. Devrait suivre **The Butcher's Boy**, un thriller pour *Columbia*.

Jack TEWKSBURY



GREMLINS 2

Joe Dante signe à l'écran *Gremlins 2*, mais c'est le maquilleur Rick Baker qui lui pique le rôle clé. Dans un immeuble ultra-moderne, les gremlins prolifèrent, s'éclatent comme des fous, et plus que nous.

"La suite, la suite !" s'enthousiasment déjà les adorateurs barges du premier Gremlins, le film de foire de Joe Dante, la montagne russe pour gnomes poilus, le tape-cul pour adultes à tétine. Gremlins ressemblait à une petite fête foraine où l'on pouvait prendre plaisir à chaque manège tout en se ménageant une pause saucisse frites. Gremlins 2, à côté, c'est Disneyworld, le maximum d'attractions en un minimum de temps. Mécanique, bourratif, soûlant. En un mot, actuel.

DANS LE VENT

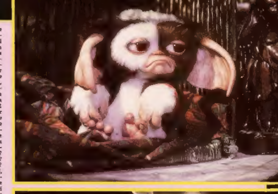
De cinéaste personnel, Joe Dante devient avec Gremlins 2 un réalisateur contemporain, dans le vent, à la mode, sans surprise. Il serre les pattes de Zemeckis, Donner, Hill et les autres, se fond dans la masse gluante de ces "movie makers" satisfaits. Plus que le virus de la suite, c'est toutes les tares du cinéma d'aujourd'hui qui infectent Gremlins 2. Le prétexte de la séquelle n'a même pas le mérite d'être original. Dans l'enceinte d'un immense et futuriste building, Kate et Billy retrouvent Gizmo, qui ne prend pas garde et enfante de nouveaux Mogwais, qui se transforment en Gremlins, qui eux-mêmes se multiplient et foutent le boxon dans l'immeuble, sous l'oeil attristé de Gizmo. Le coup de l'immeuble, vous vous rendez compte, la seule bonne idée de toute la carrière de Lamberto Bava (**Démons 2**). Et c'est Dante qui lui pique pour les besoins d'une grosse production. Bravo Hollywood.

Donc Dante joue à l'intox. Dès l'apparition du sigle *Warner* où Bugs Bunny et Daffy Duck se disputent la vedette. L'effet, qui n'a strictement rien à voir avec le film, va aguicher le public de **Roger Rabbit**, et la suite les satisfaire pleinement. Gremlins 2, c'est du dessin animé live, rapide, hyper-expressif, à la bande son saturée de divers bruits de vaisselle, klaxon, dérapages incontrôlés. C'est la multiplication des situations, l'avalanche de gags, du pudding humoristique bien lourd et dur à digérer. Bravo Hollywood de perpétrer la tradition du cartoon, mais à force de ne même pas arriver aux chevilles des Tex Avery, Chuck Jones et autres génies des celluloïdes, tu commences à sentir les pieds. Combien faudra-t-il de films dans l'esprit cartoon pour s'apercevoir que le cartoon, justement, se consomme à petite dose, par tranches de cinq minutes. Vous avez déjà essayé de vous taper quinze "Droopy" à la suite ? Non, Tex Avery a eu l'intelligence de ne jamais faire trop long. Dante pense lui, qu'avec le temps, le spectateur est apte à ingurgiter sans réfléchir. Mais nous ne sommes pas des oies, bon sang !

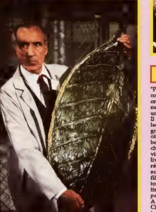
FASTOCHE

Au départ était Gizmo, à l'arrivée sont les gremlins. Entre-temps, une longue déclinaison aura permis à Rick Baker d'enrichir son

press-book d'un nombre impressionnant de créatures. Un film de Joe Dante ? Dans l'esprit oui. Mais dans les faits, c'est le travail de Baker qui émerge. Dans **Gremlins 2**, on se préoccupe moins de savoir si l'acteur a déclamé le dialogue qu'il fallait avec le rictus qu'il fallait, que de connaître les mensurations exactes d'un gremlin pour lui tailler une robe de mariée. Voir Christopher Lee dans son rôle auto-parodique de savant fou, "Oh, c'est Dracula contre Gremlins"... L'acteur n'a rien à faire - et il ne fait rien - la référence mythique s'occupe de tout. A la limite, le pari de Joe Dante sur Gremlins 2 tient dans la valeur et la rapidité de Baker et son équipe. Il faut croire que le public se contente de ces jeux coûteux et apprécie qu'on flatte sa cinéphilie atrophiée par l'étalage de références. **Rambo, Le Fantôme de l'Opéra**, Frank Sinatra et **Batman** sont au programme. Et **Massacre à la Tronçonneuse, l'Inspecteur Harry**, Ronald Reagan... ? Et **Terminator**, John Wayne, **Indiana Jones**... ? Et **Star Wars**, Bruce Springsteen, **E.T.**... ? On garde ça en réserve pour **Gremlins III, IV, et V** ? Et pour le VI, s'il te plaît Ollivoude, rien que pour moi, tu pourrais me faire un gremlin Tracy Lords et un autre qui porterait un tee-shirt *Impact*. Hein, s'il te plaît... Mais bon, Dante et sa clique doivent satisfaire, l'ensemble, la masse, le troupeau. C'est somme toute fastoche et sans risque, de se creuser la tronche pour plaire au maximum de fans. L'avant **Gremlins 2**, la préparation du film, a tout du brain-storming éreintant, publicitaire et donc forcément vénal. Le film en lui-même est une farce à base de latex, transparences, câbles et animation, une mine d'or pour maquilleurs en culotte courte. L'après film, le souvenir qu'on en a, s'évanouit dans le rappel amusé de telle ou telle séquence (Ah, moi j'aime bien cette scène... Par contre, là...). On sourit ici, on s'ennuie là, on subit ailleurs, on resourit, etc... Le cycle infernal du cinéma d'aujourd'hui où il faut supporter le mauvais pour prendre le bon, où l'éclair transperce à intervalles irréguliers les ténèbres. Fatiguant.





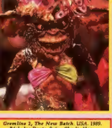


Christopher Lee avec une cosse échappée de L'INVASION DES PROFANATEURS DE SEPULTURE.

P.G.C.A.R.

"Pas Grand Chose A Rajouter". **Gremlins 2**, comme beaucoup de suites, remakes, ou films originaux, marchent par à coup d'idées. On ne raconte pas une histoire mais on montre une suite d'événements sommairement liés. Il faudrait se pencher sur chaque, disséquer les pseudo-sketchs un à un, celui où un gremlin se met à parler, pas mal, un autre où l'architecte de l'immeuble envoie une bestiole dans un broyeur de papier, méchant, un dernier où un gremlin travelo viole un humain, vulgaire... Qui voudrait se livrer à cet exercice de saucissonnage. Les réalisateurs sont les premiers à hurler au scandale lorsque la pub interrompt leurs films à la télé. Mais certains font vraiment tout pour, Dante en tête. Un gremlin dentiste, *Coca-Cola*, un gremlin-gargouille, *Pampers*, un gremlin-araignée, *Bic barre métal*... A peine choquant à la longue.
Cinéaste familial, joyeux drille, cancre et indépendant, Joe Dante joue désormais à l'enfant gâté et capricieux. **Gremlins 2** est le fruit de ses délires. Qui ne volent plus très haut.

Vincent GUIGNEBERT



Gremlins 2, The New Batch. USA. 1989.
Réal.: Joe Dante. Scén.: Charlie Haas.
Dir. Phot.: John Hora. Mus.: Jerry Goldsmith.
SPFX : Rick Baker, Matt Rose, Steve Wang, Bart Mixon, Gabe Bartalos (créatures), Doug Beswick (animation), Peter Kuran et Dennis Michelson (effets spéciaux visuels).
Prod.: Michael Finnell/ Amblin/ Warner.
Int.: Zach Galligan, Phoebe Cates, John Glover, Robert Prosky, Christopher Lee, Robert Picardo, Dick Miller, Paul Bartel, Kenneth Tobey, Hulk Hogan... Dur.: 1 H 45. Dist.: Warner.
Sortie nationale le 22 août 1990.

LE COUTEAU SOUS LA GORGE

Ecrire un scénario n'est pas une partie de rigolade. A entendre Joe Dante et son équipier Charlie Hass, écrire un film sans scénario est encore plus âpre. Les deux lascars ont leurs raisons, pas forcément bonnes, mais diantrement logiques. Ils ne pouvaient pas agir autrement !

Todd Holland, Christian Matheson, Ed Solomon, Richard Outten, Steve DeJarnatt, Terry Jones, Clifford et Ellen Green... Voici les obscurs de **Gremlins 2**, ceux qui ne figurent pas au générique. Et pour cause, ils ont trimer pour rien, sur des scénarii que la *Warner* et Steven Spielberg n'ont guère appréciés. *"Ils ont embauché des régiments de scénaristes. Et cela leur a coûté des milliers de dollars, des millions peut-être. Les gens du studio n'arrivaient pas à trouver dans les scripts proposés de bonnes raisons de tourner une séquelle à* ***Gremlins****... A part bien sûr des raisons financières"*. Pas dupe le père Dante, voilà pourquoi il négocie dur avec *Warner* afin de soutirer un maximum d'avantages. Des dollars et, surtout, une (presque) totale liberté. *"Après avoir fini* ***Gremlins****, la dernière chose à laquelle j'aurais pu penser était de lui donner une séquelle. D'ailleurs, nous n'avions pas pensé à cela, jusqu'au moment où nous avons reçu les chiffres du box-office"*. Le désir d'une séquelle était donc urgent...

UN AS DANS LA MANCHE

Qu'on aime ou pas **Gremlins 2**, il faut avouer que Joe Dante ne s'est privé de rien, quitte à se faire plaisir, de façon quasi solitaire. L'échec du film au box-office nord-américain tend à le prouver. **Gremlins 2** ne respecte aucune règle de déontologie vis-à-vis du spectateur et le trimbale par le col dans un vaste cirque. *"Si vous acceptez de tourner* ***Gremlins 2****, vous pourrez faire tout ce que vous voulez"* lance la *Warner* à Joe Dante et son producteur, Michael Finnell, pour les convaincre en dernier recours. Pendant ce temps, les scripts s'accumulaient sur les étagères et aucun ne méritait d'être tourné, y compris celui qui se titrait **Gremlins Go to Las Vegas**. Un autre expédiait les petits monstres en croisière !

L'idée du gratte-ciel est donc un choix géographique parmi tant d'autres. *"Mettre en scène les Gremlins à New York nous trottait depuis longtemps dans l'esprit. C'est un endroit intéressant pour raconter une histoire d'invasion, et New York n'a rien à voir avec Kingston Falls, la petite ville du premier. Nous envisagions* ***Gremlins 2*** *aussi différent que possible de l'original, aussi différent que ce dernier l'était des films d'horreur classiques"*. Le choix du scénariste final, Charlie Haas, s'opère par relation interposée. Joe Dante connait bien Jonathan Kaplan, rencontré lors de ses années d'apprentissage chez ce bon vieux Roger Corman. Et Kaplan (**Les Accusés** avec Jodie Foster) lui conseille Charlie Haas, jeune scénariste doué mais dont les essais demeurent confidentiels. Haas déboule dans le bureau avec "Ze Idée" : les gremlins investissent un gratte-ciel dont le propriétaire est la somme de deux milliardaires américains, Ted Turner et Donald Trump. *"Nous sommes allés voir les gens de Warner avec "Ze Idée". Maintenant, je dois dire que je ne sais pas pourquoi ils l'ont trouvée bonne : en désespoir de cause pour pouvoir enfin lancer le film, ou, tout simplement, parce qu'ils l'aimaient réellement. Nous sommes revenus plusieurs fois avec différentes versions du scénario. Ils l'ont trouvé beaucoup trop onéreux à réaliser. Les lois des suites étant ce qu'elles sont, les producteurs avaient déjà calculé le rapport entre les dépenses et les recettes"*. Il est vrai que **Gremlins** avait coûté 11 millions de dollars et en avait rapporté 125 !



Dentiste ou travelo en chaleur, les Gremlins traversent un scénario sans histoire.



DE BONNES BLAGUES

"Lors de notre première rencontre, Joe Dante et moi avons surtout évoqué le film ***Hellzapoppin*** *et Harvey Kurtzman, le fondateur du magazine satirique* Mad*. Nous voulions vraiment aller très loin dans l'absurde.* En la matière, Joe est très demandeur. Il me poussait toujours dans mes derniers retranchements" *confesse le scénariste Charlie Haas.* ***Hellzapoppin*** *symbolise la loufoquerie débridée au cinéma, et surtout l'absence de véritable structure narrative ; le magazine* Mad*, lui, se nourrit presque essentiellement d'un humour caviardé de références et de vannes assez épaisses.* ***Gremlins 2*** *passe* ***Hellzapoppin*** *et* Mad *au shaker. Un problème se pose rapidement aux compères ;* ***Gremlins 2*** *croule sous les gags, les astu-*

ces, les clins d'œil appuyés, mais ne raconte jamais une histoire toute linéaire comme celle du premier. Charlie Haas raisonne logiquement et, à force de cogitation intense, dégotte un moyen de contourner l'obstacle. *"Je pense que raconter la suite d'une histoire est complexe. Nous nous devions d'utiliser les conventions de l'original, notamment tout ce qui concerne les Mogwais. S'ils mangent après minuit, des cocons se forment sur eux, germent et se transforment en Gremlins. Dans le premier film, ça allait, les personnages ne savaient pas ce qui se passerait. Dans Gremlins 2, ils le savent parfaitement. Nous ne pouvions donc pas faire attendre le spectateur, lequel connait bien le processus. Ce genre de problèmes rend la rédaction d'une séquelle particulièrement ardue. De plus, lorsque vous écrivez un film d'horreur, vous devinez à l'avance la trame : les monstres arrivent, terrorisent la population, font quelques bêtises et repartent. Autour de ça, il faut broder"*. Manifestement, Charlie Haas et son complice Joe Dante n'ont pas choisi la broderie fine. Etant d'accord sur l'impossibilité d'innover vraiment en matière de conventions, les deux hommes se laissent porter par le courant rapide du délire. A la lecture du scénario, le producteur Steven Spielberg se montre interloqué par une succession de gags référenciels, de scènes folles prétextes à effets spéciaux déments. *"Lors de ma première entrevue avec Spielberg, j'étais assis près de lui, nerveux et intimidé. Il prend le scénario, puis se tourne vers moi pour m'annoncer : "Ok, j'ai lu le scénario, mais pouvez-vous me raconter l'histoire ?" Textuellement. Je lui réponds que l'histoire est là dans le scénario. "Voilà qui confirme ce que je pense" dit-il, "votre scénario manque d'une histoire". Et nous nous sommes alors mis à lui donner davantage de volume"*. Malgré ses efforts et les appréciations cinglantes de Spielberg, Charlie Haas revient systématiquement à la case départ, celle d'un remake clownesque et caoutchouteux de **Piège de Cristal**. Mais notre homme n'est pas un cancre pour autant. La plupart de ses maîtres sont des purs produits de la culture américaine (*Mad*, **Hellzapoppin**), mais un nom garantit son habileté, et son bon goût, celui du cinéaste-interprète français Jacques Tati. En écrivant **Gremlins 2**, deux de ses meilleurs films lui viennent à l'esprit. **Mon Oncle**, où un enfant est éduqué à la modernité, et surtout **Playtime**, dans lequel Monsieur Hulot observe des touristes américains pris dans les pièges d'un aéroport, d'un bloc commercial et d'un restaurant. Les visiteurs du gratte-ciel de **Gremlins 2**, et les monstres eux-mêmes, connaissent les mêmes problèmes.

"Je pense que Gremlins 2 est un film que le public regarde facilement en s'abandonnant aux effets spéciaux, aux gags, sans jamais trop se poser de questions concernant l'histoire. C'est une histoire très simple dont l'assemblage de toutes les pièces fut rude, certaines étant vraiment excessivement délirantes" semble s'excuser aujourd'hui Charlie Haas. Vaste puzzle où se télescopent allègrement le *Muppet Show* et les cartoons de la *Warner*, **Gremlins 2** atteint pleinement son but. La plupart des spectateurs se sont posés la même question que Spielberg : où est l'histoire ? Son absence serait donc intentionnelle. Si intentionnelle que ça ?

Marc TOULLEC

Le Gremlin intello prend la parole : une idée parmi tant d'autres





FULL CONTACT

Un an après le succès de *Kickboxer*, Van Damme abandonne les arts martiaux pour le béret de légionnaire. Frenchie à la dérive aux states, il défend la veuve et l'orphelin, et corrige une bande de bêtes de combat...



Jean-Claude Van Damme est en progrès. En progrès constant au box-office car les distributeurs surenchérissent pour acquérir ses films , en progrès car son jeu de comédien se peaufine, sa présence se fait plus consistante. Bref, Van Damme est en train de s'imposer vraiment. On aurait pu croire il y a un an que sa popularité ne serait qu'éphémère. Non.

Dans **Full Contact**, Van Damme interprète Lyon Gaultier, légionnaire français baroudant dans une région désertique d'Afrique du Nord. Il subit de la part de ses supérieurs des corvées guère reluisantes, doit supporter des camarades brutaux, mais Gaultier aime l'uniforme. Même lorsque celui-ci lui colle de trop près à la peau. Il demande une permission exceptionnelle à son commandant afin de visiter à Los Angeles son frère, à l'article de la mort. Le colonel refuse et envoie même son troufion au mitard. Furax, son sang familial en pleine ébullition, Gaultier se rebiffe, corrige énergiquement les deux gros bras qui l'escortent. Il prend la fuite en jeep à travers le désert et sème illico ses poursuivants.

Gaultier traverse l'Atlantique dans un cargo dont il alimente la chaudière en charbon, quitte le navire à port et se retrouve à New York sans un dollar en poche. Le hasard veut qu'il tombe sur un combat de rues autour duquel se bousculent les parieurs. Il empoche quelques biftons et rencontre un vieux black qui devient son manager à force d'insistance... Malheureusement, son chemin croise celui de Cynthia, cynique jeune femme aussi belle que dangereuse. Elle règne sur le monde souterrain des combats à mains nues où "tous les coups sont permis". Gaultier doit faire équipe avec cette gorgone car il a besoin d'argent afin de pourvoir aux besoins de la famille de son frère désormais mort...

Classique et efficace, **Full Contact** gravite autour de Van Damme, homme-orchestre absolu du film. Il l'interprète, participe à l'écriture, à la production, et règle les combats. Les ingrédients sont bien dosés. La violence surtout, à travers une succession de combats spectaculaires prenant pour cadre des lieux hétéroclites et insolites. Un hangar, une piscine vide... Les lutteurs sont à l'avenant. En kilt, en maillot. Et l'audience toujours la même, la jet society du coin venant s'encanailler face à des athlètes se ratatinant les arcades sourcillères et le nez. Les coups s'accompagnent généralement de sang, lequel va jusqu'à gicler sur le vison d'une spectatrice ! Plaisant, **Full Contact** se conclut sur un combat assez bestial opposant Van Damme à Attila, une brute épaisse plus proche du gorille que de l'homme. Après avoir copieusement dégusté, le héros couvert de plaies et bosses reprend le dessus et étale le vilain. Le public demande le coup de grâce. Bon prince, Van Damme le refuse. Cette fin, vous l'aurez sans doute devinée à la moitié du film. Elle donne une idée très précise de cette série B efficace, le cœur sur la main. Même les légionnaires à la mâchoire carrée, à la tronche burinée, y vont de leur petite larme.

Côté femmes dans ce film de mecs pour les mecs, Deborah Rennard compose un personnage de méchante mante religieuse tout à fait délicieuse, polie, aérobiquée, queutarde évidemment. **Full Contact** serait-il un film macho ? Sans doute, mais on s'en fout totalement à vrai dire !

Macho TOULLEC

A.W.O.L. / Ex-The Wrong Bet. USA. 1989. Réal.: Sheldon Lettich. Scén.: Sheldon Lettich d'après une histoire de Jean-Claude Van Damme. Dir. Phot.: Robert New. Mus.: John Scott. Prod.: Ash R. Shah, Eric Karson pour Imperial Entertainment. Int.: Jean-Claude Van Damme, Deborah Rennard, Harrison Page, Lisa Pelikan, Ashley Johnson, Brian Thompson, Jason Adams... Dur.: 1 H 40. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sorti le 1er août 1990

LA VICTOIRE EN COGNANT

Jean-Claude Van Damme est désormais une vedette, une vraie de vraie qu'on arrête dans la rue, qu'on sollicite à coups de scripts, qu'on paie royalement... De la case Z, il grimpe au A. Explications du succès par l'artiste en personne...



Les 3 photos . FULL CONTACT

"J*usqu'à présent, le principe de ma carrière a été celui de la petite bête qui monte, qui monte...*" Jean-Claude Van Damme ne veut pas brusquer. Il est parti du plus bas de l'échelle pour gravir les barreaux un à un, mais à une vitesse fulgurante. Il y a trois ans sortait en catimini **Karaté Tiger**. Personne n'y croyait, vu son statut de série Z chinoise. A juste raison. Mais **Karaté Tiger** possédait un atout de dix minutes sur une heure trente : Van Damme dans la peau d'un boxeur soviétique très, très hargneux. Aujourd'hui, la nouvelle star internationale du film d'action ne méprise pas ses débuts dans la zone Z. *"Les films de catégories C m'ont permis d'atteindre les films de séries B qui eux-mêmes, me permettent d'en venir à la catégorie A. Il est extrêmement difficile de capter l'attention du public américain avec du C. Cela tient du miracle. Je suis à la fois fier de ce que j'ai fait et toujours insatisfait. Je commence la série A en septembre"*

REPARER LES DEGATS

Van Damme ne doit sa notoriété qu'à lui-même, à sa détermination. Il a convaincu Menahem Golan, patron de la *Cannon*, de lui confier le rôle principal de **Bloodsport**. Après le tournage, c'est ce dernier qui range le film dans un tiroir, l'estimant juste valable pour une exploitation rapide en vidéo. Et c'est toujours Van Damme qui prend en charge le montage et transfigure ce qui n'était à l'origine qu'un navetion. L'expérience *Cannon* ne fut pas une partie de plaisir pour Van Damme, puisque **Cyborg** faillit bien se solder sur un fiasco. *"J'étais en train de tourner* **Kickboxer** *en Thaïlande lorsque je reçois un appel de détresse des Etats-Unis.* Cannon *venait d'organiser une projection-test de* **Cyborg**. *Un bide mémorable. Les gens se marraient lors du combat final. Il a fallu entièrement revoir le film mais les négatifs de celui-ci avaient servi au montage. Impossible d'affecter des coupes là où le premier monteur avait opéré. Ce fut vraiment dur de tout reprendre. Deux mois durant, de neuf heures à minuit, j'ai sauvé le film. Le metteur en scène, Albert Pyun, m'a envoyé des fleurs avec un petit mot pour me remercier !"*
Van Damme sauve **Bloodsport**, **Cyborg** et tourne un troisième film avec *Cannon*, *"le dernier du contrat"*, **Death Warrant**. Mais entre-temps, *Cannon* a changé de propriétaire. Croulant sous les dettes, Menahem Golan cède ses parts à Giancarlo Parretti, qui place à la tête de la société Alan Ladd Jr., promoteur principal de **Blade Runner**. *"J'ai apporté et le scénario et le metteur en scène de* **Death Warrant** *à* Cannon. *Cela est nécessaire pour éviter les mauvaises surprises"*. Mais **Death Warrant** est une surprise du genre bonne, *"une oeuvre esthétique qui se rapproche de ce que j'aime vraiment. Le fait que* Cannon *soit devenu* Pathé *est pour beaucoup dans cette réussite"*. *Pathé*, la firme française, dont l'emblème, un coq gaulois, ergote maintenant à travers le monde.

LE PARFUM DE LA REUSSITE

Jean-Claude Van Damme explique tout simplement sa fulgurante montée en flèche au box-office international. *"Le secret de mon succès provient simplement de l'amour que j'ai pour mon métier, pour le cinéma. Je crois en la caméra, dans les histoires que j'interprète. Je suis à 100 % dans mes personnages"*. Et d'autres aimeraient également profiter de ces lauriers, deux européens surtout : le belge Emmanuel Kerwyn parrainé par un Menahem Golan en mal de vedette et le français Olivier Gruner qui vient de

triompher dans une série Z (**Angel Town**). Cependant, Van Damme ne montre pas les dents. Il demeure imperturbable. *"Je leur souhaite bonne chance. Les Etats-Unis sont grands et il y a de la place pour eux dans les films d'arts martiaux. Personnellement je passe à autre chose, à un autre niveau. Michael Douglas produira trois de mes prochains films"*. Pas de risque que le duo opportuniste atteigne de sitôt ce barreau de l'échelle. Olivier Gruner part pour un **Angel Town 2** tandis que Emmanuel Kerwyn décroche un petit rôle dans **Kickboxer 2** que vient de terminer Albert Pyun. *"Je ne cours pas après ce type de produits. Moi, je cours après des gens comme Arnold Schwarzenegger"*. Bon repaire, bon modèle social, bon exemple de réussite d'un Européen aux Etats-Unis...

Van Damme vise donc des productions d'un niveau plus élevé. Il accumule allègrement les projets. *"Je reçois de 30 à 40 scripts par semaine. Et j'ai mes idées à moi. Fox, Warner, MGM me sollicitent"*. Certains titres annoncés semblent définitivement aux oubliettes, le projet d'un James Bond français, **The Red Fox**, par exemple. D'autres sont repoussés (**Night of the Leopard**), un autre en pleine écriture du scénario (**Universal Soldiers** d'Andrew Davis pour *Carolco* avec également Dolph Lundgren... Le prochain tournage sera **Double Impact** de Christopher Cain (**Young Guns, Le Proviseur**), une production Michael Douglas. *"J'y incarne deux personnages : une espèce de super agent secret luttant contre les Triades chinoises, et son frère, un anglais dans la tradition"*.

LE MOMENT PRESENT

Actuellement à l'affiche, **Full Contact** marque bien les ambitions de Jean-Claude Van Damme. *"Je m'oriente davantage vers la comédie, vers des histoires bien écrites. Full Contact est un grand pas en avant pour moi"*. Un grand pas, et aussi une aventure nourrie de quelques détails autobiographiques. *"Mon personnage, Lyon, arrive clandestinement aux Etats-Unis et voit le pays tel qu'il est vraiment. Mes films ne sont pas fait uniquement de rose. On ne saurait aussi leur reprocher d'être violent. Lorsque vous recevez un violent coup de poing, vous saignez. Mes films montrent ça et portent également un message. Ils accordent toujours une récompense à leur héros"*. Y compris à celui de **Full Contact** qui corrige les méchants, et secourt la veuve et l'orphelin, normal c'est un légionnaire. *"Le concept d'un légionnaire en cavale est nouveau pour les américains. Pour eux, le légionnaire est un mystère, quelque chose comme un Rambo purement français. Sur le tournage, il y avait un véritable légionnaire. Il nous a aidé pour les uniformes, les insignes..."*

L'idée du légionnaire remonte à loin, à Sylvester Stallone qui avait demandé au scénariste Sheldon Lettich, maintenant réalisateur de **Full Contact**, une histoire sur la Légion Etrangère. *"Je traduisais à Sheldon des documents sur ce corps d'armée, des dialogues, des expressions"*. Tandis que Stallone repousse le projet, le duo Van Damme/Lettich se met immédiatement au travail sur un film parallèle. *"Un soir, on s'est assis dans un coffee-shop et, en une nuit, nous avons imaginé l'histoire. Stallone a inventé Rocky en une nuit aussi. Inventer une histoire ne prend pas dix ans de votre vie, mais dix secondes"*.

Full Contact permet dans le même temps à Jean-Claude Van Damme de marcher officieusement sur les traces de Charles Bronson dans **Le Bagarreur**. **Full Contact** remake ? *"Full Contact est en fait un mixte entre Le Bagarreur et Macadam Cow-Boy. Mon amitié avec Joshua renvoie aux rapports entre Dustin Hoffman et Jon Voigt. On n'a rien inventé. Kickboxer se tourne vers Karaté Kid, Karaté Kid vers Rocky, Rocky vers Gentleman Jim avec Errol Flynn."* Des histoires de plaies et bosses, celles que Van Damme apprécie en tant que spectateur.



BLOODSPORT

VAN DAMME
dans *IMPACT*

N°15 (Critiques de Karaté Tiger et Bloodsport. Portrait.)

N°16 (Avant-première Cyborg)

N°21 (Dossier Cyborg/Kickboxer. Entretien).

N°25 (Dossier tournage Full Contact)

N°27 (Avant-première Death Warrant et Full Contact).



La baston, c'est son truc à lui. Mais la baston elle aussi évolue de film en film. *"Contrairement à Bloodsport et Kickboxer, Full Contact n'est pas un film d'arts martiaux, mais de bagarre pure. Techniquement, les coups ne sont pas parfaits, mais plus efficaces, plus rageurs, plus violents. Pour les régler, je n'utilise pas de story-board. J'examine le type contre qui je combats. J'adapte mon style à sa morphologie, à son visage. Je n'improvise jamais. Gardez ceci pour les mauvaises productions de Hong Kong"*. Jean-Claude Van Damme sait de quoi il parle : **Karaté Tiger** appartient à cette catégorie de nanars.

Néanmoins, la préparation attentive n'exclut pas les incidents. *"J'ai frappé le pare-brise d'une voiture sous un mauvais angle. Le verre m'a coupé plusieurs phalanges. Pour me soigner, j'ai utilisé un produit miracle : un vaporisateur qui enduit la main d'une matière plastique. Le sang se coagule rapidement. Enlever ce truc prend de deux à quatre jours. En observant bien la bagarre au milieu du cercle de voitures, vous verrez bien que mes poings ne sont jamais fermés. Impossible avec ce produit"*.

Le comédien conserve donc ce souvenir du tournage de **Full Contact** : quelques petites cicatrices sur la partie interne de la main droite. Mais Jean-Claude Van Damme en a vu d'autres !

Marc TOULLEC

LE PREMIER POUVOIR



[illegible] des transformations de Patrick Channing

Le bataillon des cinglés psychopathes s'enrichit d'un nouveau venu, Patrick Channing. Il donne en offrande à son maître Satan quelques innocents, périt, et revient continuer son œuvre... Classique et efficace pour les uns, rébarbatif et pompant pour les autres !

Le syndrome **Hidden** tourne rond. Un corps, deux corps, trois corps... Le vilain psychopathe de Shocker, Horace Pinker, change d'identité selon ses besoins. Et celui du **Premier Pouvoir** l'imite dans ses dérangements. Vouant un culte inconditionnel à Satan, ce taré de Patrick Channing n'échappe pas longtemps au flic Russel Logan qui l'envoie illico dans la chambre à gaz. Le scénariste fait gaffe de ne pas céder à la photogénie de la chaise électrique : on l'aurait accusé de plagiat ! Grosse erreur, exécuter Channing équivaut à lui accorder un passeport pour l'éternité. Mort, le psychopathe peut désormais voyager d'une personne à l'autre. Des junkies et des poivrots de préférence car ceux-ci n'ont qu'une emprise relative sur la réalité. Bien vu. Et Channing poursuit imperturbablement ses sacrifices humains.

Une Histoire Presque Vraie

Ne cherchez pas le nom du réalisateur, Robert Resnikoff, dans les dictionnaires du cinéma. Sa carrière est trop jeune pour cela. Son court métrage de suspense, The Jogger, reçoit une pluie de récompenses, mais son premier scénario adapté ne brille guère pas son originalité. Colleen Coume allie un flic japonais (Pat Morita) et un flic yankee (un bovné vedette de télé). Le cinéaste Lewis Teague, zélé, multiplie encore toute cette banalité.

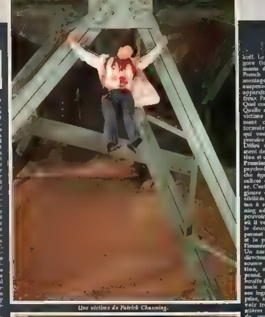
Mais Robert Resnikoff a de la suite dans les idées. Comme beaucoup de réalisateurs en quête de sujets, il lit beaucoup, les journaux de préférence, regarde pas mal la télévision, et fouille dans le fait divers bien craspec. A force de chercher, il trouve. C'est un tueur connu, Gary Gilmore (héros du "Chant du bourreau" de Norman Mailer), qui retient toute son attention.

Gary Gilmore croit dur comme fer à la réincarnation. Robert Resnikoff lit une interview de lui après qu'on lui ait annoncé sa condamnation à mort. "Je me fiche si on m'exécute, je serai de retour dans une nouvelle vie" annonce sereinement le futur mort. A peine charognard, le cinéaste débutant prend des notes.



Quelques années plus tard, il s'empare à quelques virgules près des propos de Gilmore qu'il met dans la bouche de Patrick Channing, psychopathe de fiction plus proche de Freddy Krueger que de son modèle. Ajoutez-y un zeste de Norman Bates (sa maman n'est vraiment pas nette) et un soupçon de Jim Jones et de tous les chefs de sectes sataniques qui défraient régulièrement la chronique aux States. Les découvertes de charniers à la santé du Malin sont monnaie courante au Texas ! Bref, Patrick Channing, c'est du milk-shake de psychopathes, de la semence bien secouée de dingues de tout horizon...

Toujours soucieux de faire dans le réalisme, Robert Resnikoff dicte à son principal comédien, Lou Diamond Phillips, une approche bien particulière de son personnage. Il lui demande de coteyer longuement l'ex-flic et désormais détective Bob Crogan, enquêteur sur l'affaire de l'Etrangleur de Hillside. En compagnie de son conseiller technique, Lou Diamond Phillips visite les coins les plus mal fréquentés de Los Angeles, les locaux de la Brigade Criminelle et même la morgue. *"Sa sagesse, son sens de l'humour me furent d'un grand secours; non seulement il m'a donné des conseils sur la façon de jouer un flic, mais il m'a fait partager sa vision des choses, beaucoup plus sereine que la majorité des flics travaillant à la "crime" et qui deviennent cyniques à force de vivre avec des cadavres à longueur de temps. Et bien qu'il soit à la retraite, et travaille uniquement à présent comme détective privé, c'est fou de voir à quel point il a gardé de nombreuses attaches avec la rue et le milieu. Il m'a aussi confié que faire appel à un voyant est, dans de nombreuses affaires, une procédure classique"* témoigne Lou Diamond Phillips au sujet de Bob Crogan.



Une victime de Patrick Channing.

Briser Une Image

Grand amateur de films d'horreur et de polars, Lou Diamond Phillips accepte immédiatement le rôle de Russel Logan. Histoire de casser l'image de non-violent que **La Bamba** et **Stand and Deliver** (inédit) lui ont collée. Depuis, il y a eu bien sûr **Young Guns** et **Flic et Rebelle** mais l'étiquette tient bon. *"Le personnage du Premier Pouvoir ne ressemble à aucun de ceux que j'ai joués jusqu'ici. Il accomplit un parcours complexe, il se transforme radicalement au cours de l'action et en vient à accepter l'existence d'une réalité surnaturelle. Mais il ne se laisse pas fasciner par celle-ci et aura la force de lui résister".* Difficile de résister à pareille offre, même si le personnage paraît particulièrement antipathique au départ, sérieux dans son boulot, puis radical et souriant lorsqu'il envoie le psychopathe à la mort. L'inspecteur Harry n'aurait pas osé extérioriser ainsi ses émotions.

Et encore, à l'origine, Russel Logan devait être une franche ordure, un flic new-yorkais particulièrement coriace. Cependant, pour des raisons purement financières, le tournage du **Premier Pouvoir** est déplacé à Los Angeles. Changement de ville, changement de flic. Logique : les représentants de l'ordre des côtes Est et Ouest ne se ressemblent vraiment pas. *"La première version du scénario décrivait un Logan plus âgé, plus cynique, l'exemple type du policier new-yorkais. Lorsque le tournage a été amené à Los Angeles, le choix de Lou Diamond Phillips est devenu plus crédible à mes yeux"* explique Robert Resnikoff. Un peu jeune le fiston Phillips pour ce rôle. Quelque peu crispé et rigide, il ne s'en tire pourtant pas si mal...



Lou Diamond Phillips dans une séquence onirique.

Vieilles Trouilles

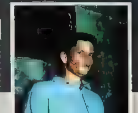
"Nous avons effectué un retour dans le temps par l'intermédiaire du Premier Pouvoir. Récemment, le film d'horreur a choisi soit le sang et les tripes à volonté, soit la franche comédie. Le Premier Pouvoir revient à une époque où explorer les peurs humaines était ce qu'il y avait de plus important dans le genre" commente Robert Resnikoff. Le cinéaste évite le gore (tous les débordements du maquilleur Ed French sont coupés au montage) et opte pour un suspense de bon aloi. Où apparaîtra de nouveau l'affreux Patrick Channing ? Quel corps habitera-t-il ? Quelle sera sa prochaine victime ? On a rapidement compris mais la formule fonctionne pour qui veut bien se laisser prendre au jeu.

Défini comme le croisement de **French Connection** et de **L'Exorciste**, **Le Premier Pouvoir**, tout psycho-killer qu'il est, pioche également dans les calices d'argent de l'église. C'est ainsi qu'une religieuse énumère les possibilités offertes par Satan à son Patrick Channing adoré. Le troisième pouvoir lui permet d'être où il veut quand il veut, le deuxième pouvoir lui permet d'être qui il veut, et le premier lui donne l'immortalité.

Un zeste de mysticisme directement puisé à la source de **La Malédiction**, et la mayonnaise prend. Robert Resnikoff bouffe à tous les râteliers mais mâche plutôt bien ses ingrédients. Sans surprise, son **Premier Pouvoir** trouve dès ses premières images sa vitesse de croisière. Suspense, attente, un rien de brutalité, des cadrages efficaces...

Une des grandes qualités du **Premier Pouvoir** tient à ses aspects purement touristiques. Resnikoff et sa bande baladent leurs caméras dans des recoins de Los Angeles pas très fréquentés. *"Comme les quartiers à l'est de Laurel Canyon, Olvera Street et son ambiance de fête, les zones désertes de la ville-basse, le "ventre" de L.A., que bien peu de gens connaissent"* dixit le producteur David Madden. D'un hôtel borgne particulièrement dégueulasse à un des égouts au look années 20 ou 30, **Le Premier Pouvoir** goûte aux charmes insalubres des recoins du Los Angeles souterrain.

Marc TOULLEC



The First Power (ex-Tanait ex-Pentagram) USA 1989
Réal et scén Robert Resnikoff
Dir Phot Theo Van de Sande
Mus Stewart Copeland SPFX Peter Chesney et Ed French Prod Ted Field Robert Cort et Melinda Jason
Int. Lou Diamond Phillips Tracy Griffith Jeff Kober. Mykei T Williamson, Dennis Lipscomb Elisabeth Arlen, Carmen Argenziano Dur 1H 38
Dist Forum Sortie à Paris le 8 août 1990



ROBOCOP 2

Certains films sont des parties de roulette russe à l'envers. Le barillet du révolver ne laisse qu'une alvéole vide. Suicidaire pour Kershner de tourner une suite au chef-d'oeuvre de Paul Verhoeven. Kershner hésite un peu, et appuie sur la détente. Il est toujours en vie. Et *Robocop 2* est un sacré film !



Ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on est entré dans la salle. **RoboCop 2**. Ouille, le chiffre est de trop... Le premier était formidable avec sa hargne destroy, son électrisante technique, son humour méchant... Suicidaire de vouloir refaire ça, suicidaire d'investir dans un projet aussi risqué. Mais le commerce, l'odeur du billet vert, abroge toutes les trouilles.

RoboCop 2 avait pourtant de bonnes raisons de s'écraser mollement sous le poids du molosse hargneux de Paul Verhoeven. Irvin Kershner, parachuté sur le film au dernier moment, ne s'est pas trop pris la tête entre les mains. Il a aimé **RoboCop**, il a manifesté le désir de tourner sa suite. C'est tout et c'est bien.

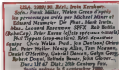
Au départ pourtant, des détails turlupinent. La démarche un peu mécanique du Murphy de métal. Aurait-on rajouter quelques kilos de plomb à ses semelles d'acier ? Irvin Kershner hésite un peu, tourne autour du pot, mâche vaille que vaille un humour noir. Il bafouille pour mieux s'exprimer après.

Detroit est toujours une cité rongée par le crime, une ville dont le moindre mètre carré est mis à prix par les requins de l'immobilier. La toute puissante OCP se montre la première à bouffer le gâteau. Elle a toutes les cartes en main et tient la municipalité par les parties. Une cinquantaine de millions de dettes envers OCP , le maire n'a pas le choix. Il doit se vendre, traiter avec ces rançonneurs en complet veston.. Parallèlement, OCP développe un nouveau programme de robot flic invulnérable, le programme "RoboCop 2" Echec sur toute la ligne. Les vigiles de fer tombent en morceaux à peine sortis du laboratoire. La toute jolie et très arriviste Docteur Faxx trouve rapidement la solution du problème. Ne plus faire appel à des flics volontaires acceptant de léguer leur cerveau contre une promesse d'immortalité mécanique, et chercher ailleurs. Toujours dans les commissariats, mais plus précisément sur les fichiers de malfrats... Le plus apte à conduire une carcasse bringuebalante d'androïde se nomme Cain, patron local du trafic de la Nuke, une drogue démocratique car peu chère. Dérouillé par RoboCop, Cain subit donc une transplantation du cerveau. Faxx ne lui demande évidemment pas son avis et l'envoie en mission punitive contre Murphy.

Tout simplement, tout bêtement, on pourrait dire "super ça cartonne, ça bastonne" Vrai. Irvin Kershner ne cherche pas midi à quatorze heures. Lui qui a magistralement réussi **L'Empire Contre-Attaque**, après s'être cherché le temps d'une bobine, se cramponne à ses caméras, histoire de ne pas se laisser distancer par le script outrancièrement bande dessinée de Frank Miller, l'homme du renouveau de Batman. Miller, sadique et fier de l'être, saisit Murphy et lui en fait voir de toutes les couleurs. Il l'attaque au marteau-piqueur, le réduit à l'état de pièces détachées, lui fait subir un vigoureux lavage de cerveau informatique. Résultat Murphy, tel un pion gâteux, sermonne gentiment des gosses qui viennent de mettre à sac un magasin, et tire sur un passant qui allume une cigarette dans un lieu public... Humour toujours, mais autant civique que cynique, lorsque Kershner s'adonne au social. Il jette le maire de Detroit, prêt à tous les compromis, dans une conduite d'égoût, fustige des actualités télévisées avides d'images "fortes" . Une centrale nucléaire explose en plein milieu de l'Amazonie, les écologistes redoublent de vigueur "Pas grave", dit la speakerine, "ils s'excitent en permanence" La couche d'ozone se rétrécit comme une peau de chagrin. Une broutille dans la mesure où une nouvelle lotion solaire d'un bleu ravissant protège de rayons trop ardents .. Comme Paul Verhoeven, Irvin Kershner s'en prend aux médias, au petit écran, aux politiciens, aux hommes d'affaires. Il n'est pas aussi agressif mais ses coups de dents font néanmoins très mal. Le duo Kershner/Miller pousse même le bouchon assez loin. Témoin, le fils de Cain, un gamin de douze ans, recordman du nombre de meurtres et d'infractions à la loi malgré son jeune âge.

Mais il y a un domaine dans lequel Kershner ne doit rien à personne, c'est celui des scènes d'action étroitement liées aux effets spéciaux. L'affrontement titanesque entre RoboCop 2 et le premier du nom, impressionnante combinaison d'animation image par image, d'explosions, et de prises de vue réelles, réussit à supplanter le duel, pourtant superbe, entre RoboCop et ED 209. Cet ultime quart d'heure laisse pantois, admiratif. Et Kershner clôt l'aventure sur une boutade humaniste doublé d'un tour de vis très proche du "nul n'est parfait" de **Certains l'Aiment Chaud**. A ce niveau, on goûterait bien à un **RoboCop 3** !

Marc TOULLEC



USA. 1989/90. Réal.: Irvin Kershner. Scén.: Frank Miller, Walon Green d'après les personnages créés par Michael Miner et Edward Neumeier. Dir. Phot.: Mark Irwin. Mus.: Leonard Rosenman. SPFX : Rob Bottin (RoboCop), Peter Kuran (effets spéciaux visuels), Phil Tippett (stop-motion). Réal. deuxième équipe : Chris Welas. Prod.: Jon Davison/ Orion. Int.: Peter Weller, Nancy Allen, Tom Noonan, Daniel O'Herlihy, Gabriel Damon, Galyn Gorg, Robert Doqui, Belinda Bauer, John Glover... Durée: 1H 47. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 5 septembre 1990.

L'HOMME SOUS LA CUIRASSE

***Buckaroo Banzaï, Terreur à Domicile, Leviathan...* Peter Weller baroude dans le fantastique un peu malgré lui. Il pourrait être un simple porteur de masques mis au service des effets spéciaux. Mais Weller ne se laisse pas guider par un simple computer. Il préfère l'humain, y compris lorsque l'humain ne semble plus exister. Sous les pavés, la plage...**

Il y encore un an et demi, Peter Weller hésitait à reprendre le rôle vedette de RoboCop. Il avait tellement morflé, tellement maigri, sur le tournage du film de Paul Verhoeven. Un cachet coquet et l'assurance d'un bon script ont tôt fait de le convaincre. *"Le scénario était formidable. Le film est à la fois très touchant parce que RoboCop se penche sur son passé et essaye d'en savoir plus, très effrayant parce qu'il doit combattre un pouvoir politique qui utilise la drogue comme une arme de manipulation mais aussi très drôle parce que RoboCop un moment perd l'esprit ! Mais RoboCop est d'abord concerné par le salut et la protection des jeunes, car la drogue est un très grave problème"*. Un vrai boy-scout ce Peter Weller. Sorti des vertus humanistes de **RoboCop 2**, le comédien met une condition après avoir accepté les propositions de *Orion*, le producteur: la présence à ses côtés du mime Moni Yakim.

LE MARCEL MARCEAU DU METAL

"Pendant six mois avant le début du tournage, j'ai étudié le langage du corps avec Moni Yakim pour que les mouvements de RoboCop soient mécaniques mais aussi gracieux et expressifs. Cela donne une attitude très particulière: une sorte de domination de l'esprit sur la matière métallique. J'avais déjà travaillé avec Moni Yakim sur le premier **RoboCop** *mais, là, on a pris le temps d'approfondir. Il m'a appris à tirer le meilleur profit du costume et à trouver le plus juste rapport de RoboCop à la caméra. Moni Yakim est l'élément magique qui fait que les choses marchent"*. Les choses marchent merveilleusement parce que Peter Weller les pousse au maximum. Un entraînement physique draconien, un régime à terrifier Rika Zaraï, la pratique des arts martiaux... L'acteur se donne à 200 %. *"C'est un maniaque"* commente même Moni Yakim. Mais la folie a ses limites. Jamais Peter Weller n'aurait repris le rôle de Murphy si la production ne lui avait garanti une combinaison métallique plus confortable. *"Le facteur patience sur le premier* **RoboCop** *était absolument dingue. Il fallait dix heures pour simplement rentrer dans l'armure. Puis il en a fallu cinq, quatre. Et maintenant une heure et demie.* **RoboCop 2** *a été plus facile à tourner car nous savions comment la combinaison fonctionnait. Un professeur de Harvard a étudié RoboCop dans le cadre des héros Hellénistes. Je peux simplement vous dire*

Robocop au parloir. Une touche d'émotion avant un carnage monumental



Galyn Gorg aime les gros calibres !



qu'être dans le costume de métal est déjà un acte héroïque. Les préparatifs sont allés très loin. Moni et moi nous sommes vraiment cassés le cul" Pour la bonne cause. Le tournage de **RoboCop 2** ressemble presque à des vacances par rapport à celui du premier. *"Sur celui-là, je travaillais un minimum de 18 heures par jour. Vingt cinq des jours de tournage ont compté 20 heures consécutives de boulot"* Les Spartiates n'ont pas connu plus dur. Même durant ses jours de congé, Peter Weller souffrait de troubles nerveux dûs à des horaires insensés. *"Le travail sur RoboCop 2 a été plus civilisé"*

Et plus prudent. Peter Weller jouait autrefois les casse-cous, se passait de doublure pour les cascades. Pour les besoins de **RoboCop 2**, il choisit de ne pas traumatiser son assureur. *"J'ai revu ma conception des cascades. Quand j'étais jeune, j'étais un brave type, je faisais tout moi-même. C'est de la connerie. Un jour, j'ai observé Sean Penn exécutant une cascade à New York. Il devait sauter par dessus un puits. Il se disait sans doute "tout le monde verra que c'est vraiment moi qui le fait" Il a raté le saut et s'est bousillé la cheville. A 20 ans, vous pensez être foutrement indestructible. 10 ans plus tard, vous réalisez qu'il y a plus important dans la vie que de bondir d'une extrémité de l'écran à l'autre"*

UN COEUR SOUS LA FERRAILLE

"RoboCop possède la force mais ce n'est pas Superman. Il est vulnérable. Est-il homme ou machine ? Là est le dilemme, le conflit. Je savais que RoboCop 2 m'offrait l'opportunité en or d'élargir le personnage, de mettre à la lumière l'âme de cette machine impressionnante. Il y a plus d'humanité et plus d'action que dans le premier film" Et comment se traduit l'humanité ? Par des larmes, des prises de conscience douloureuses et insistantes ? Non. Par une entrevue rapide entre un Murphy reprogrammé et son épouse. Une séquence déchirante. Mais c'est surtout l'humour qui marque l'humanité de RoboCop, des pointes d'ironie, des remarques à froid et une réplique finale à double tranchant. Si Peter Weller brandit l'humour comme arme, il n'en reste pas moins farouchement opposé à la franche rigolade. Voilà pourquoi, le comédien refuse le premier script de **RoboCop 2** signé Michael Miner et Ed Neumeier (les auteurs du premier) l'estimant trop "dessin animé". Pour Peter Weller, RoboCop est une figure tragique, certainement pas un outil de bande dessinée, il s'oppose à la comparaison entre Murphy et un quelconque super-héros. Petit malin, Peter Weller possède une conception inattendue de son personnage. *"Comment pouvez-vous donc personnaliser une machine ? Vous ne pouvez pas ! J'ai appréhendé Murphy comme un amnésique. Il ne sait pas qui il est, homme ou machine ? J'ai essayé de mettre dans les deux RoboCop une dose équivalente d'humanité et de mécanique, un moyen de glisser une âme dans cette impressionnante machine. Je n'ai jamais tenté de jouer des expressions du visage pour tout traduire car, dans la mesure où on ne peut les voir, les expressions faciales ne sont pas nécessaires pour incarner RoboCop. Comme dit Chekhov, un personnage est défini par ses agissements, pas par son apparence"*

TOUTE LA DIFFÉRENCE

Peter Weller aime les difficultés, surtout lorsque celles-ci contribuent à enrichir un personnage. Pas question de donner ce qu'il avait déjà donné trois ans plus tôt sous la direction de Paul Verhoeven. *"Dans le premier film, la vedette était le robot. Dans* ***RoboCop 2****, il existe une évolution. On connaît le robot et les gadgets, mais on pouvait rendre Murphy encore plus fascinant et explorer la personnalité de ce cyborg pour découvrir qui il est vraiment. Bien programmé et conditionné, il n'a pas perdu toute trace de son passé. En tant qu'acteur, ça m'a intéressé d'exprimer cette complexité"*. Les mains libres et une liberté garantie sous contrat (la production tenait vraiment à s'offrir ses services), Peter Weller trouve dans le cinéaste Irvin Kershner un allié précieux, également désireux de tourner une séquelle fidèle dans l'esprit à l'original, mais également indépendante et marquant sa propre identité. *"Au départ, les différences entre Paul Verhoeven et Irvin Kershner me semblaient très grandes mais, sur le terrain, je me suis aperçu qu'ils se ressemblaient beaucoup. Ce sont, l'un comme l'autre, des metteurs en scène exigeants, directifs, spontanés, un peu fous, mais rapides dans leur travail. Paul Verhoeven a un fatalisme très européen. Il ne se contente pas de divertir mais développe une complexité psychologique. Irvin Kershner, lui aussi, a une vision très dure de la vie et de la mort. Il partage le même sens de l'humour que Paul. Peut être Kershner, ayant été plus souvent confronté à la machine hollywoodienne que Verhoeven, est plus flexible, plus conciliant... Mais il sait ce qu'il veut et ne fait pas de concession !"* Aucune concession dans la mesure où l'humour méchant et agressif du script de Frank Miller est intégralement retranscrit à l'écran. Il lui arrive même d'égratigner la cuirasse de RoboCop au passage. Mais l'homme de métal aime ça, qu'on le démonte, qu'on lui mette les roulements à billes au grand jour. Une manière d'introspection sans doute.

Marc TOULLEC

VIDÉO CHOC

FIST FIGHTER

Des gros bras spécialement pour la vidéo. Exit le kickboxing. Ici, on tape dur, direct dans les mâchoires, sans politesses martiales...

Depuis **Bloodsport**, les arts martiaux connaissent un regain d'intérêt. Merci Van Damme. Retour des rings sanglants, retour des bêtes de combat, des magouilles criminelles dans les coulisses... Le kickboxing marche fort et les musclés connaissent une gloire nouvelle. **Fist Fighter** participe allègrement à cette nouvelle vague. Pas de kickboxing ici, simplement de gros coups de poing dans la gueule, des reins brisés, des coquarts spectaculaires et une solide dose de péripéties feuilletonnesques. Nous sommes en pleine série B. Du meilleur cru.

BOXE MEXICAINE

C.J. Thunderbird est un solitaire du genre Bronson. Pas un mot de trop. Un télégramme le prévient que l'homme qui a massacré son frérot, Rhino Reinhart, exerce de l'autre côté de la frontière américaine, au Mexique. Thunderbird n'attend pas. Après avoir dérouillé un balèze mauvais joueur, il se met en route. A peine a-t-il posé le pied au Mexique qu'il se met en contact avec l'entraîneur d'un champion local. Thunderbird parie sur ce dernier et s'acoquine immédiatement avec Punchy, ex-boxeur amputé d'une jambe et joueur fanatique. Quelques crochets et son arrogant adversaire mord la poussière. Thunderbird peut désormais rencontrer Rhino, redoutable pour plusieurs raisons. Un : il frappe dur. Deux : il est managé par cette ordure de Billy Vance. Trafiquant d'armes, de drogue, de diamants et de diverses autres bricoles, Vance se distrait en misant dans ces combats clandestins. Malfrat jusqu'au bout des ongles, il n'hésite jamais à piper les dés.

Après avoir tenté d'acheter Thunderbird au prix fort, Vance, avec l'appui de la police locale qu'il arrose généreusement, voit son athlète céder sous les coups. Une panne d'électricité, la confusion, l'arrivée de la police qui embarque tout le monde pour paris clandestins, la disparition du magot... Le duo Thunderbird/Punchy termine la nuit au poste avant que la situation ne s'envenime encore. Thunderbird atterrit dans le pénitencier le plus sinistre du pays, une forteresse où les forçats triment la pioche à la main dans des galeries souterraines. Son directeur, Moreno, fréquente les combats clandestins et voue une solide rancune à Vance. Il offre une alternative à Thunderbird. Thunderbird refuse quitte à croupir dans un caisson métallique en plein soleil. Et à affronter la Bête, un détenu à mi-chemin entre l'homme de néanderthal et le boxeur professionnel, un monstre à priori imbattable. A moins, d'une main, de le tenir vigoureusement par les parties et, de l'autre, lui écraser le groin !

Libéré, Thunderbird provoque Vance et son champion, pleure la mort de son copain Punchy... Encore un round et la vengeance sera consommée...



Jorge Rivero et Billy Graham : les gros bras sont à l'honneur

LES GRANDES GUEULES

Fist Fighter offre un sacré plateau de tronches pas croyables, de mecs baraqués. A commencer par le héros lui-même, Jorge Rivero, superstar au Mexique, pays co-producteur. Le cheveux poivre et sel, musclé comme l'était Charles Bronson du temps du **Bagarreur** de Walter Hill, Jorge Rivero connaît ses plus grands succès dans le domaine de la série B : **Counter Force**, **Killing Ma**



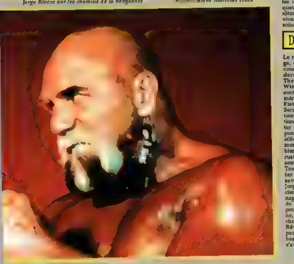
Jorge Rivero sur les chemins de la vengeance



Gus Rethwisch, la grosse bête velue



...nique Matthias Hues



chine sont ses titres de gloire. Acteur sobre, il se limite à la baston des rues. Les arts martiaux ne sont vraiment pas son truc.
L'adversaire de Jorge Rivero, Rhino Reinhart, bénéficie de la charpente de Matthias Hues, lequel n'est pas sans rappeler Dolph Lundgren dans **Rocky IV**. C'est contre Dolph Lundgren que lutte justement Matthias Hues dans **Dark Angel**, il y est l'extraterrestre dealer. Dans **Fist Fighter** Matthias Hues joue à fond le jeu du super-vilain qui n'hésite pas un seul instant à corriger un estropié. Vraiment méchant, froid, rasé. Ancien champion ouest-allemand du décathlon, Matthias Hues est à l'aube de sa carrière. Trois seconds rôles successifs et il risque fort de grimper au sommet de l'affiche d'ici peu.
Billy Graham fait une apparition rapide en adepte des parties de bras de fer. Les amateurs de catch connaissent bien cette grosse bedaine chauve et barbue, éructant sur les rings à la manière d'un Hulk Hogen, poussant des hurlements destinés à pétrifier l'adversaire. Champion du monde de lutte en 1977-78, Billy Graham participe donc furtivement à l'aspect Cours des Miracles du biscotto de **Fist Fighter**. Gus Rethwisch en est le représentant le plus illustre sous la toison épaisse de la Bête. Il aurait très bien pu interpréter **La Guerre du Feu** sans maquillage, l'un des aliens de la cantina de **La Guerre des Etoiles** sans un gramme de latex sur la peau... Gus Rethwisch a été plusieurs fois champion d'haltérophilie. On se doutait qu'il n'avait pas été danseuse étoile à l'Opéra de Paris. Enchaîné, grognant comme un gorille des vieux **Tarzan**, il incarne l'ultime châtiment de la prison tenue par Moreno.
Dernier locataire de la ménagerie de **Fist Fighter**, Jimmy Nickerson se fait démolir illico par Thunderbird. Il s'écrase un cigare ardent sur le front, histoire de prouver son endurance à Rhino qu'il traite, pour faire bonne mesure, de "sale boche". Comédien le temps d'un round, Jimmy Nickerson règle tous les combats de **Fist Fighter**. Dans cette discipline, la chorégraphie des gnons, ce dernier participe également à **Rocky I** et **II** et **Raging Bull** de Scorsese. Un spécialiste donc. Et qui retrouve-t-on derrière les chemises généreusement ouvertes et dotées de cols en pelle à tarte de l'infâme Billy Vance ? Mannix en personne, Mike Connors, presque aussi ridé que le Pois Chiche de **Dick Tracy**. Mannix vire sa cuti et incarne désormais les odieux, les affreux corrupteurs, les truqueurs sans foi ni loi. Une somptueuse deuxième carrière s'ouvre donc à une légende vivante de la télévision qui rentre dans sa soixante cinquième année. Un papy terrible.

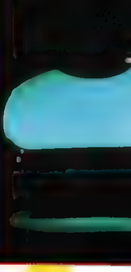
DES PLAIES ET DES BOSSES

Le réalisateur de **Fist Fighter**, Frank Zuniga, est un parfait inconnu au bataillon. Qui connait **Further Adventures of the Wilderness Family Part 2**, **Heartbreaker**, **The Golden Seal** et **What Colour is the Wind**, ses précédents films ? Personne. Ils sont tous inédits. Mais Frank Zuniga a du mérite. D'abord parce qu'il réussit à sortir **Fist Fighter** de l'ornière de la série Z. Secundo, parce qu'il donne aux personnages une réelle épaisseur. Rare dans une production purement commerciale destinée à exploiter une veine. Tertio parce que les combats possèdent ce réalisme qui rend les coups efficaces. L'action se situe au Mexique, les morceaux de flûte de pan changent agréablement de la routine synthétique, les arènes rustiques surplombées d'un balcon ne ressemblent vraiment pas au ring thaïlandais... Tous ces détails contribuent à un **Fist Fighter** sans doute modeste, mais plaisant. Le savoir-faire de Frank Zuniga éclate dès que Jorge Rivero passe les murailles du pénitencier, une forteresse qui a dû servir au tournage de quelques westerns. De la poussière, de la pierre, un soleil écrasant, de la paille pour coincer la bulle... Le temps d'une bobine, on se croirait revenu du temps de Pancho Villa, en plein **Il Etait une Fois la Révolution**. Après de trop régulières escapades dans le Sud-Est asiatique ou dans les bas-fonds de Los Angeles, la visite guidée s'avère particulièrement récréative.

Cyrille GIRAUD

USA, Mexique 1989
Réal. Frank Zuniga
Scén. Carlos Vasallo et
Max Bloom. Dir. Phot. Hans
Burman. Mus. Emilio Kauderer
Prod. Carlos Vasallo, Izaro Films
Eagle Film Corporation
Int. Jorge Rivero, Edward Albert,
Brenda Bakke, Mike Connors,
Simon Andreu, Matthias Hues
Gus Rethwisch. Dur. 1H 32
Dist. vidéo. Partner & Partner
Sortie vidéo-club le 15 août 1990





DICK TRACY

Presque un an après *Batman*, Hollywood délègue un autre héros de bande dessinée sur les écrans, le flic détective Dick Tracy, champion de la lutte contre le Crime. Son interprète, Warren Beatty, prend tous les risques, y compris celui de construire dans ses moindres détails un univers factice de contreplaqués et d'effets spéciaux. Le miracle opère...

Il y a un an commençait à sévir la Batmania. Toute la presse y allait de sa petite prose dithyrambique avant, et accusait sérieusement le coup après. Tous, nous y compris. Dick Tracy ce n'est pas vraiment la même rengaine. D'ailleurs Dick Tracy qui connait ? Bonne question, celle que se sont longtemps posés les studios américains avant de signer définitivement avec Warren Beatty. Et qui connait Warren Beatty ? Bonne question, celle que se sont longtemps posé les stu....

Un mythe des années 30 à 50 adapté par un acteur-réalisateur fortement ancré dans les années 70. Dur dur, pour une production qui vise avant tout les kids, les adolescents et les 20-25 ans. Comme ceux-ci ont la mémoire courte, que **Bonnie and Clyde** ne leur évoque pas forcément un film, que le bide du saharien **Ishtar** a plutôt terni le peu d'image qu'il lui restait, l'affaire paraissait mal partie, mal goupillée, et surtout sujette à enterrer définitivement un auteur de grand talent. Un bonhomme qui a osé la fresque **Reds**, évocation romantico-épique d'un journaliste américain pris dans les remous de l'avènement du marxisme-léninisme dans la Russie des années 20. **Reds** s'est planté mais Beatty y a gagné une image qui n'est plus celle d'un play-boy hollywoodien soldé. Et Beatty mise son va-tout, sa carrière sur ce Dick Tracy, seigneur de la lutte contre le crime, cousin germain d'Elliott Ness et personnage de papier y compris dans les serials. Batman était papier et retourne au papier. Pas Dick Tracy.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Dick Tracy est né d'une nécessité de plus de combattre le crime. On est en 1931 en pleine Grande Dépression, Al Capone rançonne tout Chicago, la Prohibition remplit les coffres de la pègre... Et le dessinateur Chester Gould, fervent admirateur de Conan Doyle et Edgar Poe, lance dans l'édition dominicale du "Daily Mirror" son détective encore amateur. Au fil des années, la morphologie se modifie singulièrement. Son aspect "normal" se calque sur celui de l'aigle américain. Son nez ressemble au bec de l'oiseau, l'oeil est petit, perçant. Le héros, peut-être trop sévère, comme Elliott Ness justement, symbolise la justice, la loi. Il ne plaisante pas. Quelques sérials, des émissions radiophoniques, et la bande dessinée de plus en plus populaire, renforcent une image taillée à la serpe, celle des archétypes. Et c'est encore cette image à laquelle goûte le jeune Warren Beatty. *"Enfant, j'adorais Dick Tracy. C'était mon héros de B.D. favori, avec lui, les choses étaient claires, nettes, sans ambiguïté. J'ai eu envie d'apporter une nouvelle dimension à cette "simple" bande où l'on trouve tant de choses : un conflit permanent entre le bien et le mal, l'amour et le devoir, l'honneur et la tentation, les obligations sociales et personnelles. J'ai cherché à explorer ces conventions dans une optique surréelle. J'ai voulu retrouver une période de ma jeunesse à laquelle je suis resté très attaché, et une Amérique désuète, naïve, qui croyait encore aux valeurs fondamentales, à l'ordre et à la loi. L'Amérique de 1939 qui vivait les derniers jours de son innocence"*.

Mais tous les rêves hollywoodiens ne se réalisent pas spontanément, sur une simple approbation d'un haut responsable. Le projet Dick Tracy connait une trajectoire d'un tiroir à l'autre, d'un studio à l'autre, assez similaire à celle de **Batman**. Depuis 1974, Dick Tracy partage son destin cinématographique avec celui de Warren Beatty. Beatty qui est contacté pour incarner le détective





En un plan, toute l'atmosphère coloriée du film ...

après que Robert Redford, Paul Newman, Robert de Niro et George C. Scott s'aient refusé. Idem pour des cinéastes comme John Huston, Roman Polanski Martin Scorsese et même Orson Welles. Imaginez un **Dick Tracy** baroque par le génie de **Citizen Kane** et de **Monsieur Arkadin**. En 1977 les droits de la bande dessinée de Chester Gould changent de main. Ce sont les producteurs Art Linson et Floyd Mutrux qui les prennent en charge. Tous les moyens leur sont bons pour vendre leur projet aux studios. Floyd Mutrux avoue carrément avoir négocié **Dick Tracy** auprès de *Paramount* comme un dérivé de James Bond, gadgétisé et tout. Et régulier puisque le producteur prévoyait un **Dick Tracy** annuel, tous les étés. Harrison Ford est contacté. En vain. Quelques années plus tard, **Dick Tracy** réapparait sous la bannière *Universal*. John Landis prend les choses en main mais ne s'entend pas avec son interprète potentiel, Clint Eastwood. Arrive discrètement Richard Benjamin, qui retourne directement au placard. En 1984, Warren Beatty reprend contact avec le rôle. Walter Hill, prévu comme réalisateur à l'époque, utilisera ses travaux pour les besoins des **Rues de Feu**, sa version rock de **Dick Tracy**. Hill désire un film proche de la réalité et Beatty un autre film, proche de la bande dessinée. On ne saurait être plus antagoniste. En 1984, le scénario porte la signature des redoutables Jim Cash et Jack Epps Jr (**Top Gun**, **Turner and Hooch** et des choses comme ça). Méthode de travail des deux acolytes qui habitent à plusieurs heures d'avion l'un de l'autre : des entretiens téléphoniques et un ordinateur. Ils font peur. Entre temps, Chester Gould rend l'âme.

Big Boy Caprice et sa fine équipe : le Gratteur, Bas du Plafond, l'Influence, le Bigleux et les Chiffres

Deux ans seront encore nécessaires à la concrétisation du projet, deux années d'âpres discussions entre Michael Eisner et Jeffrey Katzenberg, les pontes de *Touchstone*, et Warren Beatty. La petite histoire dit que les négociations se déroulaient souvent dans le Hamburger Hamlet de Sunset, un endroit où l'on sert une friture typiquement américaine. A partir de 10 heures du soir, Warren Beatty, en pleine forme, gagnait sur ses interlocuteurs, au plus bas de leurs possibilités.

Le script de Cash et Epps subit de grandes modifications sous l'impulsion de Beatty et de son comparse Bob Goldman. *"Au départ je n'avais pas envisagé de réaliser le film. Puis, finalement, comme il m'est déjà arrivé je l'ai fait. C'est toujours plus facile de faire directement quelque chose vous-même plutôt que d'expliquer à quelqu'un comment le faire"*. Warren Beatty l'emporte au finish, plein de détermination. Il peut imposer son **Dick Tracy** à lui, romantique et irréel, artificiel dans son look, humain dans ses sentiments. *"Dick Tracy marchera parce qu'il possède une histoire humaine dans laquelle le public pourra se retrouver"* témoigne l'un des producteurs, Barrie M. Osborne, pendant les prises de vues. Il avait déjà tout compris à la réussite du film, pensé et incarné par Warren Beatty.

UN MONDE A PART

"Nous voulions créer une ambiance romantique et quelque peu irréelle. Habituellement, le cinéma s'efforce de donner au spectateur l'illusion du vécu. Ici, il s'agissait d'inventer un style et une réalité décalée. Entreprise nouvelle et délicate pour des professionnels hollywoodiens". Warren Beatty base tout **Dick Tracy** sur les bandes dessinées de son créateur. Couleurs, décors et costumes seront donc conformes à l'univers de Chester Gould. *"Il devint notre bible à tous"* commente Vittorio Storaro, directeur de la photographie déjà impliqué dans un projet où l'artificiel jouait un rôle capital, **Coup de Coeur** de Francis Coppola. Mais Warren Beatty ne délimite pas son monde aux cases des bandes dessinées. L'étudie attentivement des photographies des années 30, des peintures post-expressionnistes de la même époque et prend la décision définitive de tourner l'intégralité du film en studio après quelques repérages à Chicago.

Warren Beatty retient une palette de sept couleurs, réparties entre les deux bornes que sont le bien et le mal. *"Dick Tracy illustre un combat dramatique entre la lumière (Tracy) et les ténèbres (Big Boy). Tracy arbore un manteau d'un jaune solaire. Big Boy est habillé en bleu sombre : c'est la couleur de la nuit, du crime, de la violence et de la corruption. Les principaux méchants, Bas du Plafond, Pois Chiche et le Marmonneux ont des vêtements indigo, teinte qui n'apparaît qu'à la tombée de la nuit. Quant au noir, il a dans ce film une importance majeure. Il absorbe en effet toutes les couleurs, bonnes ou maléfiques. C'est le refuge de ce personnage mystérieux dénué de traits,*



L'Effacé
Qui se cache derrière ce visage lisse ?

l'Effacé" continue Vittorio Storaro. *"Il fallait créer une réelle connection entre les couleurs et les personnages : une véritable guerre entre les teintes chaudes et les teintes froides. Le jaune représente la couleur du soleil. C'est Dick Tracy"*.

"Il n'y a, dans **Dick Tracy**, *qu'une sorte de rouge, de vert, d'orange... Le chapeau et le manteau de Dick Tracy sont du même jaune que les taxis. Les rues changent de couleur d'une scène à l'autre, en fonction de l'action et des personnages"* corrobore le directeur artistique, Richard Sylbert. Les rues sont vertes, rouges, les pièces sont de petits cubes aux murs violets, les voitures sont rouges comme des jouets d'enfant... En apparence élaboré à la peinture *Ripolin*, l'univers de **Dick Tracy** ne dévie pas un seul instant de son attachement presque servile à la bande dessinée. *"Une bande dessinée se compose de vignettes. Pour trouver un équivalent à ce procédé, nous avons supprimé les mouvements d'appareils, et fait en sorte que tout fonctionne à l'intérieur d'un cadre immobile"* continue Vittorio Storaro. Et on



ne s'aperçoit jamais de cette immobilité intentionnelle. Tim Burton avait tenté le coup dans Batman, et n'avait récolté que du statisme et de la lourdeur. A l'opposé, tout paraît bouger à vive allure dans Dick Tracy. La vivacité du découpage, de la succession des plans pallie les manques d'une caméra vissée sur son axe.

LES FEUX DE LA VILLE

Autre élément indispensable à la crédibilité de **Dick Tracy** : les peintures sur verre. Elles sont au nombre de 57 et décrivent la ville dans son ensemble, un conglomérat de grattes ciel. *"D'habitude, on essaie de donner à l'image un maximum de réalisme. On glisse une peinture sur verre de-ci, de-là, en espérant que personne ne verra la différence. Ici, les peintures sur verre sont la réalité du film"* dixit Harrison Ellenshaw. D'ailleurs, **Dick Tracy** débute sur une peinture sur verre. Inévitablement, à sa vue, on ne peut s'empêcher de penser aux deux étalons de l'utilisation de cette technique, **Blade Runner** et **Batman**. *"La plupart des films de science fiction extrapolent sur ce que sera la réalité du futur. Blade Runner et Batman*



Des malfrats folkloriques : Gros Sourcils, Epaules, Petite Tête, Musaraigne et le Cave

ont très bien exploité ce concept et son côté ténébreux, sombre. Par contre, Dick Tracy se montre plus lumineux, tant au niveau des couleurs que de l'environnement. Il y a beaucoup d'humour dans le film, beaucoup d'action, beaucoup de chansons et de danses" achève Barrie M. Osborne. Toute ressemblance avec **Blade Runner**, et surtout **Batman**, est donc fortuite. Le Los Angeles futuriste de Ridley Scott demeurera toujours brumeux, le Gotham City de Tim Burton ne peut se séparer des ténèbres chères à son justicier masqué. La ville de **Dick Tracy**, elle, s'illumine finalement de somptueux feux d'artifice, ceux de la Saint Sylvestre. **Dick Tracy** baigne dans le symbolique, l'abstraction. Tous les objets affichent un caractère abstrait que ne vient jamais démentir une marque, une étiquette. Idem pour les voitures. Les gangsters embarquent au bord de gros véhicules sombres et les policiers sont au volant de petites automobiles proches de celles des *Kinder Surprise* ! La gazette locale se titre tout simplement "Daily Paper" (quotidien) et une pièce d'un dollar ne porte que la mention "1 $"...
"Le look a une grande importance dans ce film. Les personnages sont des stéréotypes et seule leur présentation peut leur conférer une certaine originalité. La bande dessinée étant assez pauvre sur le plan vestimentaire, j'ai essayé de donner un relief aux personnages en leur inventant des costumes, coiffures et accessoires originaux propres à refléter leur caractère" commente la costumière Milena Canonero. Mené de bout en bout par la logique irréprochable des bandes dessinées de Chester Gould, **Dick Tracy** met en scène des personnages se fondant parfaitement dans le décor. Et dans leurs costumes. Tout **Dick Tracy** est du sur mesure. Le prêt-à-porter n'a pas cours ici.
"Nous ne pouvions pas filmer un homme en manteau jaune poursuivant un criminel au crâne plat dans de vraies rues" ironise le directeur artistique Richard Sylbert. Tout se tient, d'autant plus que sur le tournage, Warren Beatty n'avait qu'un mot à la bouche : *"pourquoi ?"* Ses centaines d'interrogation portent leur fruit à l'écran.



Dick Tracy, en danger, utilise sa radio-montre

LA PERFORMANCE

Dick Tracy c'est avant tout un environnement flambant neuf, des lumières inédites, des couleurs rutilantes et lourdes de sens. Et une superbe galerie de vilains à la limite du monstrueux, le plus souvent incarnés par des comédiens très connus. Al Pacino prête ses traits aux maquilleurs Doug Drexler et John Caglione qui lui refont un visage désormais proche de celui d'Hitler. Son personnage, Big Boy Caprice, représente le mal absolu et caricatural. Il expédie ses ennemis dans des caisses de ciment frais, mitraille, rançonne, donne des cours de danse à un bataillon de girls dodues,



Madonna est Frisson Mahoney, entre Marlene Dietrich et Marilyn Monroe



Des images qui vont à l'essentiel

s'approprie un cabaret et la chanteuse vedette. Citant à tire-larigot philosophes et écrivains, Big Boy Caprice s'entoure d'une troupe de malfrats folkloriques. Son principal homme de main est Bas du Plafond, aussi dangereux que son crâne est plat. Il y a aussi Pois Chiche aussi ridé qu'une vieille prune, le Marmonneux (Dustin Hoffman) dont le langage se passe de sous-titres tellement il s'avère inintelligible, le Gratteur qui ricane comme une hyène, L'Influence, aussi discret que mauvais, l'âme damnée par excellence (Henry Silva que l'on reconnaît facilement malgré l'épaisseur du maquillage)... Ils sont encore nombreux à défiler. Rapidement, comme le Lippu qui aspire des kilos d'huîtres dans des suçons sonores, Petite Tête dont le crâne est aussi énorme que le visage est minuscule... Et au milieu de ces monstres du crime, de ces dépravés de la mitrailleuse, rayonne la blonde Frisson Mahoney, chanteuse vedette du Cabaret. Tenues sexy, déhanchement fabuleux, gestes évocateurs et sous-entendus très très salaces, le personnage malicieusement interprété par Madonna déploie des trésors de séduction dans le but de faire craquer ce bon Dick Tracy, par ailleurs très attaché à sa compagne Tess Trueheart. Pendant ce temps, Big Boy Caprice tente de nuire à Tracy par tous les moyens, et un mystérieux inconnu, L'Effacé, intervient pour des motifs obscurs... Comme les décors, les costumes et les couleurs, le script de Dick Tracy va à l'essentiel : la lutte contre le crime, énoncée avec une clarté extrême, des pulsions presque désuètes, des sentiments primaires. Et peut-on encore marcher, en 1990, à une bande dessinée carburant aux clichés les plus outranciers, les plus voyants ? Affirmatif sur toute la ligne. Sincère et authentique, Dick Tracy va même jusqu'à émouvoir. Un petit miracle. Qui a déjà pleuré à la lecture d'une bande dessinée ?

Graphique, abstrait, Dick Tracy remet Warren Beatty en selle. Il a tout risqué dans le film, des souvenirs d'enfance à son avenir d'homme de cinéma en passant par sa crédibilité professionnelle, en chute libre depuis le désastre d'Ishtar. Il a tenu un pari insensé, montré, prouvé que l'on pouvait encore faire du grand cinéma avec une batterie de vieilles casseroles et un garde-manger bourré de légumes qui ne sont plus très frais. En filigrane, Beatty raconte sa propre histoire, celle d'un créateur naviguant dans des eaux saumâtres où pullulent des requins fumant le cigare. Un gros coup de cœur.

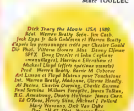
Marc TOULLEC



Le jaune tournesol : la vraie couleur des héros



Al Pacino est Big Boy Caprice. Entre Al Capone et Hitler



Dick Tracy the Movie. USA. 1989.
Réal. : Warren Beatty. Scén. : Jim Cash, Jack Epps Jr, Bob Goldman et Warren Beatty d'après les personnages créés par Chester Gould. Dir. Phot. : Vittorio Storaro. Mus. : Danny Elfman. SPFX : Doug Drexler et John Caglione (maquillages), Harrison Ellenshaw et Michael Lloyd (effets spéciaux visuels). Prod. : Warren Beatty, Barrie M. Osborne, Art Linson et Floyd Mutrux pour Touchstone. Int. : Warren Beatty, Madonna, Glenne Headly, Al Pacino, Charles Durning, Charlie Korsmo, Paul Sorvino, William Forsythe, James Tolkan, R.G. Armstrong, Dustin Hoffman, James Caan, Ed O'Ross, Henry Silva, Michael J. Pollard, Mary Woronov, Dick Van Dyke. Dur. : 1H 47. Dist. : Warner Bros. Sortie prévue le 26 septembre 1990.



COMME UN OISEAU SUR LA BRANCHE

Un polar pantouflard. Mel Gibson se repose après *L'Arme fatale 2* et découvre deux rangées de dents blanches impeccablement alignées. John Badham mêle thriller et comédie, avec habileté. Mais le cœur n'y est pas...



Avant de plonger dans le drame sombre de Hamlet par Franco "frou-frou" Zeffirelli, Mel Gibson se décide à déconner dans la rigolade et le polar traditionnel pas bien éloigné des deux Arme Fatale. Comme un Oiseau sur la Branche, c'est un peu L'Arme Fatale tourné par une bande de rigolos qui auraient décidé de ne pas trop taper sur le héros.

Mel Gibson est Rick Jarmin, un homme en fuite depuis 15 ans. Il se cache sous des noms d'emprunt, exerce tous les jobs passant à sa portée. Eleveur, coiffeur, pompiste... Rick Jarmin donne dans le polyvalent. Jusqu'au jour où Sorenson sort de tôle. Et celui-ci est fermement décidé à faire payer à Jarmin les années passées à l'ombre. Les deux hommes ont été associés dans une histoire de trafic de drogue, mais Jarmin n'a pas suivi. Sorenson lui en veut. Méchamment. Il sort les grands fusils, se flanque de son ancien complice et d'un ripoux au sein du FBI. La chasse commence. Elle serait toute simple si Rick Jarmin ne croisait pas, par le plus grand des hasards, son "ex". Ex-baba cool, et nouvelle golden girl se remplissant les poches de ses tailleurs impeccables en plaidant au barreau. Marianne est une emmerdeuse, Rick un ours bourru... Le couple parfait détale sous les tirs croisés de la police et des malfrats.

Le réalisateur, John Badham, touche à tout [illegible] de la *Hammer* réunis avec Dracula ; il tourne le mélodrame le plus émouvant d'Hollywood (C'est ma Vie après tout), contribue largement à lancer la vague disco (La Fièvre du Samedi Soir), suspend l'avenir du monde aux lèvres d'adolescents (WarGames), s'échoue sur les rives de la science-fiction robotique à la *Disney* (Short Circuit)... Bref, John Badham sait tout faire. Et surtout la comédie policière à qui il a donné son dernier fleuron, Etroite Surveillance. Comme un Oiseau sur la Branche en est loin, très loin. A des années-lumière.

Beaucoup de A la Poursuite du Diamant Vert, un soupçon d'Arme Fatale... Ca peut marcher. A condition de s'abandonner au spectacle, de se vautrer dans le fauteuil en se bâfrant de friandises. Parfaitement calibré, pensé, pesé, emballé de manière à plaire aux belles mères et à Bob le camionneur, Comme un Oiseau... sort tout droit des relevés mécanographiques de son producteur. Et il est malin le bougre. Il possède la bande sonore de quelques tubes très sixties, Leonard Cohen et Bob Dylan. Ca plaira aux vétérans de la verdure de Woodstock...

Toujours dans le rétro, il embauche un méchant lui aussi très sixties, David Carradine, miraculeusement sorti des séries B et Z tournées aux Philippines pour pas cher. Et le [illegible] de cette sixtymania se nomme Goldie Hawn, tout à fait à l'image des folles écolo, fumeuses d'herbe en activité sur les campus de la fin de cette décennie. Elle ne portait alors pas de culotte. Maintenant si. C'est une constatation signée Mel Gibson. Qu'on le veuille ou pas, on se laisse néanmoins prendre au jeu. John Badham entraîne son Oiseau sur les chemins de la balade speed et picaresque.

Un motel pourri où les cafards agressent Goldie Hawn sous la douche, un ranch transformé en arche de Noé, un paradis tropical préfabriqué et installé dans un zoo, un salon de coiffure tenu par de grandes folles... Le périple du couple Goldie Hawn/Mel Gibson donne autant dans le burlesque que dans le thriller pur et dur. Les flics font de la figuration, les agents du FBI sont des ripoux... Des clichés toujours et encore, plaisamment mis en scène. Comme dit la [illegible] que d'attraper la [illegible]tine.

Cyrille GIRAUD

Bird on a Wire USA 1989
Réal. John Badham Scén. David Seltzer, Louis Venosta, Eric Lerner
Dir. Phot. Robert Primes Mus. Hans Zimmer Prod. Bob Cohen. Interscope/Universal Int. Mel Gibson, Goldie Hawn, David Carradine, Bill Duke, Stephen Tobolowski, Jean Severance, Harry Caesar, Jeff Corey. Dur. 1H 4" Dist. UIP
Sortie prévue le 12 septembre 1990

GIBSON par GIBSON

Mad Max devant l'Eternel, Mel Gibson n'en finit pas de surprendre. Il joue les rigolos en cavale dans *Comme un Oiseau sur la Branche* et verse ensuite dans le drame morbide de *Hamlet*. Bonne raison de lever une partie du voile qui masque cette personnalité inclassable, intuitive et forte...

Au nom du père

[illegible] crois qu'il a fallu à mon père une sacré dose de courage pour s'installer en Australie. Il avait vécu si longtemps en Amérique... Mais ma mère venait des Antilles : elle voulait retrouver ses racines. [illegible] parents ne m'ont jamais ni encouragé [illegible] partir du moment où j'ai choisi ce métier, [illegible] été soutenu. [illegible]

[illegible]

Voilà ce qui me branchait dans mon enfance : rêver ! Lorsque j'étais beaucoup [illegible] m'arrivait de faire semblant de [illegible] train, je faisais le singe pour attirer l'attention des voyageurs qui plongeaient leur tête dans les journaux du matin. Je leur racontais des trucs bizarres, je jetais leurs gazettes par terre pour fixer leurs regards. [illegible]

[illegible] fabriqué un personnage de marin écossais [illegible]



Mel Gibson dans MAD MAX [illegible] dans COMME UN OISEAU SUR LA BRANCHE

[illegible] par magie. Il arrivait que le rôle [illegible] très moche [illegible]

[illegible] vocation

[illegible] Mon état d'esprit lors de l'audition d'entrée de l'Institut d'Art Dramatique de la Nouvelle Galles du Sud était du genre [illegible] sans me faire d'illusions, et je me suis retrouvé parmi les 20 étudiants sélectionnés. [illegible] probablement [illegible]

[illegible]

Cela m'obligeait à me lever à 5 h 30 du matin et à rentrer chez moi à 20 h 30. J'ai alors [illegible] jamais je ne pourrais [illegible] d'endroit. [illegible]

[illegible] vivre avec 15 dollars par semaine pendant mes études. Prendre trois repas [illegible] ne était quelque chose de génial. Je n'attendais pas grand chose de la vie. [illegible]

[illegible]

[illegible] savais que ça allait marcher. Je ne connaissais pas encore le domaine, mais [illegible] savais que je trouverai ma voie et que [illegible] serai bon à quelque chose. [illegible]
Le fait d'être très observé, épié, réduit toutes [illegible] facultés. C'est devenu très embêtant de sortir mes gosses. J'ai fait cet effort mais cela n'a servi à rien. Si vous possédez un [illegible] [illegible] ne vient vous y casser les pieds [illegible] vient à moi plus que moi je ne vais [illegible] [illegible] factice. Ce pouvoir qu'on vous donne, cette reconnaissance, deviennent une part importante de votre existence et influe trop [illegible] [illegible] la célébrité apporte, les palaces, la bon[illegible] [illegible] toujours vous soumettre à de nouveaux [illegible] pour les combattre. Le vedettariat c'est un peu comme entrer dans la police.

[illegible] tudes

[illegible] y a des choses qui me crispent [illegible] Je pense que mes [illegible]

[illegible] provient en partie du désespoir [illegible] pas si important après tout. On s'en [illegible] [illegible] passe, plus je suis cool. [illegible] [illegible] Mais une petite voix en moi [illegible] [illegible] s'en faire pour si peu ? Demain [illegible] sur le plateau de Air America, j'ai hurlé après quelqu'un et, presque immédiatement, je me suis senti très mal. Tout le monde [illegible]

[illegible]

Le réalisateur, Franco Zeffirelli, [illegible] contacté mon agent, qui m'a ensuite soumis [illegible] idée. Au début, je ne voulais pas de cette histoire vieille de 400 ans. D'un autre côté, c'était une bonne façon de changer radicalement de registre. J'ai rencontré Zeffirelli, [illegible] j'ai relu la pièce de Shakespeare en me mettant dans la peau du personnage. C'était une [illegible] [illegible] imposait à l'école.

Je considère Hamlet comme le rôle le plus difficile de ma carrière. Il pourrait vous [illegible] [illegible] pièce. Au théâtre, elle dure 4 heures. Le film [illegible] [illegible]

[illegible] interpréter Hamlet. Et je ne vais probablement pas m'en soucier avant le tournage [illegible] que je travaille. Je [illegible] conscient beaucoup et j'improvise dès que les moteurs de la caméra tournent. Quelquefois, cela prend la forme d'un dialogue non [illegible]. Mais pas de ça dans Hamlet. [illegible] Je pense que Hamlet me fera découvrir des [illegible] je renfermais en moi. Le [illegible] terrible. Hamlet se moque de mordre la [illegible] [illegible] dangereux, une véritable [illegible] [illegible]. Il pourrait très bien arrêter de s'angoisser. Il est encore plus qu'inquiet ; il traverse une dépression nerveuse. D'accord, il a appris une terrible nouvelle : son père est mort. Il l'estimait jusqu'à en avoir fait [illegible] [illegible] ce type-là, Claudius, épouse sa mère et [illegible] [illegible] Pourquoi lui et pas [illegible] [illegible] n'en sais rien. Ses états d'âme le paralysent. Il n'arrive plus à reprendre les rênes. Les visites du fantôme de son père qui lui [illegible] les choses en confidence [illegible] n'arrangent pas la situation. Son père a été assassiné, sa mère commettait l'adultère avec son oncle. Hamlet veut désormais se venger. Mais son intellect lui lie les mains. Un type réfléchi [illegible]
[illegible] ouverte aux acteurs : ils peuvent glisser beaucoup d'eux-mêmes dans le rôle. Les choix d'interprétation sont pratiquement infinis.

Propos recueillis par
Cyrille GIRAUD

Goldie Hawn



58 Minutes pour Vivre

Entretien avec

RENNY HARLIN

Impact : *De la Finlande à une superproduction hollywoodienne avec Bruce Willis, il existe un monde, un gouffre. Et vous l'avez franchi !*

Renny Harlin Effectivement, tout s'est passé très vite. Le véritable déclencheur a été **Freddy IV, Le Cauchemar de Freddy**. Après ce film, les producteurs m'ont proposé énormément de films d'horreur. Durant cette période, j'ai accepté de travailler sur **Alien 3**. J'y ai consacré plus d'une année. Trois scénaristes se sont succédés sur le script, mais celui-ci n'a jamais été à la hauteur de mes aspirations. Je voulais évoquer le futur de l'humanité et découvrir tout ce qui se cache derrière les monstres, cette forme d'intelligence supérieure. Malheureusement, les scénarios ne sont jamais allés très loin dans cette direction. Finalement, j'ai demandé à Walter Hill, le producteur de quitter le projet, j'avais perdu toute motivation. Il a accepté ma démission. Cependant, durant cette année, les responsables de la *Fox* ont appris à me connaître. Ils m'ont demandé de tourner un autre film pour eux. Il y avait dans les tiroirs un projet avec Joel Silver, **The Adventures of Ford Fairlane**, un mélange de comédie, d'action et de rock'n roll. J'ai lu son scénario le jour même où je quittais **Alien 3**, il était bon, très bon, et surtout très différent de tout ce que j'avais pu faire jusqu'à présent. J'ai mis en scène **The Adventures of Ford Fairlane** l'été dernier. Avant la fin du tournage, la *Fox*, qui semblait avoir apprécié mon travail, m'a demandé de diriger la séquelle de **Piège de Cristal**. Je ne tenais pas vraiment à tourner une nouvelle suite après **Freddy IV** mais le scénario que m'a donné Joel Silver était excellent. Je n'ai eu qu'une semaine de répit entre **The Adventures of Ford Fairlane** et **58 Minutes pour Vivre**. Ce dernier fut très dur, très compliqué à réaliser. Cela s'est néanmoins bien déroulé.



Depuis sa Finlande natale, le petit Renny Harlin aura souvent rêvé d'Hollywood. *Frontière Interdite, Prison, Freddy IV, The Adventures of Ford Fairlane* et maintenant la suite du monumental *Piège de Cristal, 58 Minutes pour Vivre*. Hollywood est désormais à ses pieds, prêt à lui offrir ses projets les plus onéreux... Le Scandinave se dore désormais sous le soleil de Californie !

I. *Dans 58 Minutes pour Vivre, vous ne pouviez vous installer de nouveau dans un gratte-ciel. Quel en est l'environnement ?*

R.H. : La base de l'histoire en est la même, mais se déroule cette fois-ci dans un aéroport. Bruce Willis attend sa femme et sa fille à Washington. C'est les vacances de Noël. Alors que les passagers débarquent, un groupe de terroristes para-militaires prend le contrôle de l'aéroport. Son chef a pour mission de libérer un dictateur sud-américain extradé vers les Etats-Unis pour trafic de drogue. Le commando prend d'assaut la tour de contrôle et empêche ainsi tout trafic aérien. Bruce Willis comprend rapidement ce qui se passe, sa famille se trouve dans un appareil en train de survoler la piste. Il ne peut se poser et va bientôt manquer de carburant. Les réservoirs contiennent l'équivalent de 58 minutes de vol. Les services de sécurité de l'aéroport et les flics échouent dans leurs tentatives de liquider le commando. En désespoir de cause, Bruce Willis décide de s'y mettre...



Bruce Willis au naturel...



... et en action. Toujours aussi star !



Il existe néanmoins de grandes différences entre **Piège de Cristal** et **58 Minutes pour Vivre**. Le premier se déroulait presque exclusivement dans un building tandis que sa suite se passe tout autour du décor principal, dans les immeubles voisins, sur la piste d'atterrissage, sur une autoroute, dans un avion. Les péripéties sont aussi beaucoup plus variées : poursuites en scooter des neiges, en hélicoptère, en avion... On y trouve même une bagarre sur l'aile d'un Boeing 747 roulant sur la piste !

L. *Aborder un film d'action de cette ampleur ne vous a jamais intimidé ou effrayé ?*

R.H. **The Adventures of Ford Fairlane** était également un film d'action important, mais **58 Minutes pour Vivre** est vraiment un gros morceau. J'ai encore beaucoup de mal à imaginer quelque chose de plus dur, de plus difficile à filmer que ces avions et cet aéroport. Logistiquement, nous sommes allés très loin. D'autre part, toute l'histoire se déroule durant une tempête de neige : il a donc fallu créer l'illusion par l'intermédiaire des effets spéciaux. 350 personnes travaillaient sur le film, dont 70 sur les effets spéciaux. Nous avions des centaines de modèles réduits d'avions, des bâtiments miniaturisés, des centaines de petites voitures. Les machines à fabriquer la neige synthétique fonctionnaient en permanence. Malgré, ou à cause de sa complexité, l'expérience a été enrichissante.
Comme à mon habitude, j'ai travaillé avec un story-board. Un story-board prévoit tout et cela rend les choses plus faciles. Le gros problème est venu de la neige. Où que nous allions, il devait y en avoir. La nuit, elle demeurait compacte mais le jour elle fondait !

L. *Avant 58 Minutes pour Vivre, vous n'aviez jamais collaboré avec une star internationale...*

R.H. Le premier jour de tournage a été très difficile à ce niveau. Tout le monde s'interrogeait sur mes capacités. 48 heures ou 72 heures après, Bruce Willis et l'équipe entière m'ont accordé leur confiance ; ils ont constaté que je savais ce que je faisais.
Bruce Willis voulait que je réalise **58 Minutes pour Vivre**. Il connaissait et appréciait mes premiers films. Etant encore très jeune, je manque certainement d'expérience. Une fois que Bruce Willis a vu les premiers rushes, il n'a eu plus aucun doute sur mes possibilités. Nos relations se sont détendues et nous sommes restés de très bons amis depuis.

Bientôt le repos du guerrier.

L. *Bruce Willis serait quelqu'un de facétieux et de farceur sur les plateaux. Vrai ?*

R.H. Oh que oui ! Il instaure une très bonne ambiance. Sa joie de vivre est plutôt communicative... Ceci dit, dès qu'il faut se remettre au travail, il redevient immédiatement très sérieux.

L. *A votre avis, qu'est ce qui l'a poussé à reprendre le rôle de John McClane ? Bruce Willis est un comédien qui aime changer d'image...*

R.H. L'argent d'une part. Bruce Willis a été très bien payé pour ce film. Il s'est également beaucoup amusé sur le plateau du premier et a voulu retrouvé cette atmosphère. Je sais que Bruce ambitionne de tourner des films de plus en plus sérieux, mais il apprécie parallèlement le divertissement pur.

L. *Il doit être bien difficile de succéder à John McTiernan, réalisateur de Piège de Cristal ?*

R.H. **Piège de Cristal** était vraiment excellent. Mais dès la production de sa séquelle, j'ai décidé de l'oublier complètement, de ne surtout pas y penser afin de me délivrer de toute influence. En bref, je n'avais pas l'intention de réaliser un deuxième **Piège de Cristal**. Je voulais que **58 Minutes pour Vivre** soit mon film, qu'il possède mon style, mon regard. Il a des points communs avec celui de John McTiernan, mais il se montre en même temps indépendant vis-à-vis de lui. J'espère toutefois que ceux qui ont aimé **Piège de Cristal** aimeront **58 Minutes pour Vivre**.

L. *Le tournage s'est-il entièrement déroulé dans le même aéroport ?*

R.H.. On a, en fait, tourné dans plusieurs aéroports. Dans ceux de Los Angeles, de Denver, de Mohaby Desert, dans un aéroport de l'Etat de Washington. On poursuivait, on recherchait la neige ; bouger sans arrêt était donc capital. Dès qu'on arrivait à un endroit, la neige fondait.
La dernière séquence se passe pendant une tempête. On a commencé son tournage à Denver, pour le continuer à Washington, puis dans le Michigan et ensuite à Moses Lake. Il a fallu aussi compter sur un passage à San Francisco dans les studios d'*Industrial Light and Magic* pour les effets spéciaux.
A Los Angeles, on a tourné certaines séquences complètes. Pour conserver l'unité de



cadre, il nous a fallu réfrigérer trois plateaux entiers, les plus grands de la *Fox*. Nous avons apporté d'énormes blocs de glace, afin de garder la température au-dessous de zéro. Le souffle dégagé par de gigantesques ventilateurs donnait l'impression qu'on était en pleine tempête de neige. Il fallait surtout que la buée de l'haleine soit visible en permanence. Gérer tous ses détails fut extrêmement complexe.

L. Les effets spéciaux jouent-ils un rôle essentiel dans le film ?

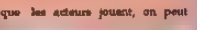
R.H. Ils sont très nombreux. En la matière, la dernière scène est la plus spectaculaire. Bruce Willis poursuit un Boeing 747 en hélicoptère. Il saute sur l'aile de l'avion où il se bat contre le chef du commando. Nous avons reconstitué une large portion d'un véritable Boeing ! On voit également Bruce Willis s'éjecter d'un appareil quelques secondes avant que celui-ci n'explose. Les deux actions sont visibles dans le même plan. Pour arriver à nos fins, nous avons simplement utilisé la technique de l'écran bleu qui permet de filmer les deux images séparément et, ensuite, de les confondre. **58 Minutes pour Vivre** est rempli de ce genre de folies.

L. Vous semblez vous rapprocher de la série des **Airport**, *de tous ces films-catastrophe très en vogue voici une quinzaine d'années...*

R.H. Pas vraiment **58 Minutes pour Vivre** est davantage consacré à l'action qu'à la description d'une catastrophe. Le combat entre Bruce Willis et le commando va dans ce sens. Tout le côté aérien est une toile de fond. Je pense que mon film est bien plus qu'un **Airport** quelconque ; il met en scène des gens, pas des matricules. Evidemment, toute la logistique du film se rapproche de celle de productions comme **La Tour Infernale** ou **747 en Péril**. Un des plus grands plateaux que j'ai jamais vu a spécialement été construit pour mon film. Au milieu du plateau, une tour de contrôle plus grande que nature fut érigée. Elle était remplie d'ordinateurs, d'écrans radar. Seize comédiens s'activaient en même temps dans ce décor. Tout autour, il y avait toutes les pistes d'atterrissage de l'aéroport de Washington, les autoroutes des alentours, des immeubles, des centaines de petits avions, des centaines de véhicules divers que l'on a l'habitude de voir là... Rien que des miniatures en fait !
Pendant que les acteurs jouent, on peut constater derrière eux que des avions décollent, que les véhicules circulent, que la tempête de neige sévit. Un plan vraiment spectaculaire.

L. Malgré la profusion d'effets spéciaux, vous avez utilisé de vrais avions ?

R.H. Oui, plusieurs. La production a loué un 747, un DC 8, un DC 10, des jets... A cause de l'étroitesse des habitacles, il était difficile d'y tourner. Interdiction de déplacer les parois. On peut simplement enlever les sièges. Si c'est complexe de tourner dans un habitacle, c'est carrément impossible d'installer une caméra dans un cockpit. Les pilotes ont déjà du mal à y rentrer. Ne parlons pas du matériel, de l'équipe... On a remédier à ce problème en filmant depuis l'exté-



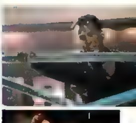




58 Minutes pour

On dira ce qu'on veut des suites, mais il y en a certaines qui tiennent allègrement la distance par rapport à l'original. **58 Minutes pour Vivre** par rapport à **Piège de Cristal**, Renny Harlin par rapport à John McTiernan... Pas toujours crétin, le box-office nord-américain vient même d'approuver la chose. **58 Minutes pour Vivre** étaie tous ses concurrents de l'été : **Days of Thunder**, **Dick Tracy**, **48 Heures de Plus** et même **Total Recall**... Un record et la consécration suprême pour Bruce Willis.
Bruce Willis reprend le rôle du flic John Mc Clane. Il travaille désormais pour la police de Los Angeles et se retrouve dans la même situation qu'il y a deux ans. Mais cette fois-ci, il est aguerri aux pires difficultés. Dans **Piège de Cristal**, McClane bafouillait avant le combat, hésitait beaucoup et s'en tirait grâce au hasard et au bon sens des scénaristes. Dans **58 Minutes pour Vivre**, McClane prend des cours chez Rambo et Indiana Jones. Il est invulnérable au milieu









Vivre, le reste pour jubiler...

des tempêtes de neige d'un réalisme saisissant, de fusillades particulièrement musclées où les gros calibres arrosent généreusement l'aéroport de Washington. C'est souvent très violent car le producteur-milliardaire Joel Silver (L'Arme Fatale, Predator...) n'a jamais refusé à ses cinéastes des sachs d'hémoglobine, parfois même à la limite du gore. Militairement, 58 Minutes pour Vivre donne même dans le réalisme. Renny Harlin travaille étroitement avec le conseiller des Forces Spéciales de la police américaine, Gary Goldman, (déjà employé dans Piège de Cristal et Predator) afin qu'aucun détail stratégique ou logistique ne cloche. Evidemment, 58 Minutes pour Vivre ne peut se montrer aussi original que Piège de Cristal, mais il compense largement cette ombre au tableau par un rythme frénétique, une cascade de séquences ultra-spectaculaires et des cadavres troués comme du gruyère. Fameux. Tous les James Bond, tous les polars récents, la plupart des thrillers de science-fiction sont distancés. Renny Harlin joue les Monsieur Plus avec une rare conviction.

Sorti de Bruce Willis, le Rambo du bitume, d'autres personnages présents dans Piège de Cristal interviennent de nouveau. Son épouse (Bonnie Bedelia), le flic black (Reginald Veljohnson) et Thornberg (William Atherton), le reporter rapace toujours en quête d'un morceau de barbaque ensanglantée à exposer devant les caméras... Mais la surprise vient du méchant en chef, le dictateur et trafiquant Ramon Esperanza incarné par l'italien Franco Nero, gloire du western italien, du polar violent et du drame social. Le voir soudain apparaître dans une superproduction hollywoodienne, dans un rôle directement lié à l'affaire Noriéga fait grandement plaisir. Mais des plaisirs, il y en a tellement dans 58 Minutes pour Vivre !

Cyrille GIRAUD

neur en enlevant les pare-brise. Les conditions de sécurité dans les avions et les aéroports sont très restrictives, on ne peut pratiquement rien faire de peur que cela tourne mal.

Pour les plans d'atterrissage des avions dans la tempête de neige, je ne devais surtout pas me planter dans la mesure où je n'avais droit qu'à une seule prise. Les autorités ne voulaient prendre aucun risque.

L: *Et vous avez poussé le bouchon jusqu'à interrompre le trafic aérien ?*

R.H. On a carrément fermé l'aéroport. Il n'y avait que les avions du film qui atterrissaient et décollaient. La location des appareils est revenue très cher. Mais sur un budget de 40 millions de dollars, on peut se le permettre. Ceci dit, ça a été plutôt amusant.

L. *Après avoir tourné consécutivement The Adventures of Ford Fairlane et 58 Minutes pour Vivre, vous allez certainement prendre des vacances en Finlande ?*

R.H. Non, je vais bientôt diriger un autre film pour *Carolco*, Gale Force, avec Arnold Schwarzenegger. L'histoire, qui se situe à Key West en Floride, ressemble un peu à celle de Key Largo avec Humphrey Bogart. Elle tourne autour d'un ouragan. Les eaux envahissent une ville tandis que des types bizarres arrivent pour tout piller et imposer leur loi. Un zeste de romantisme se greffe [redacted].

Dorénavant, j'essaierai de ne plus tourner de séquelle. Après Freddy IV, Piège de Cristal 2, un an sur Alien 3, c'est terminé. Néanmoins, The Adventures of Ford Fairlane est plutôt une parodie. Il suit un détective qui bosse dans le milieu du rock. Le film est un croisement entre Le Flic de Beverly Hills et Blues Brothers.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH
et Gilles BOULENGER

Die Hard 2, Die Harder. USA. 1989/90. Réal.: Renny Harlin. Scén.: Steven E. de Souza et Doug Richardson d'après le roman de Walter Wager et les personnages créés par Roderick Thorpe. Dir. Phot.: Oliver Wood. Mus.: Michael Kamen. SPFX : Industrial Light and Magic (visuels), Tom Burman et Bari Dreiband-Burman (maquillages). Prod.: Joel Silver, Lawrence et Charles Gordon/ Fox. Int.: Bruce Willis, Bonnie Bedelia, William Atherton, Reginald Veljohnson, Franco Nero, William Sadler, John Amos, Dennis Franz, Tony Ganios... Dur.: 2 H 04. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 3 octobre 1990.

CHARLES BAND

Véritable homme-orchestre de la série B, commerçant avisé, Charles Band va dans le sens du vent. Sous le label Empire, il a produit une soixantaine de titres allant de *Re-Animator* à *Ghoulies 2*. Au terme de six années de boulot intensif, il dépose le bilan. Et reprend tout à zéro sous le pavillon de Full Moon Entertainment...



Des allures d'éternel adolescent Charles Band

Impact : *Comment s'est effectuée la transition entre votre précédente maison de production* Empire, *et la nouvelle,* Full Moon Entertainment *?*

Charles Band : De manière très saine. Beaucoup de choses ont changé depuis les débuts en 1982/83. Le marché vidéo s'est rétréci. Avec *Empire*, je tournais la plupart de mes films en Italie pour des raisons économiques, mais comme le dollar a chuté, je n'en vois plus la nécessité. La raison d'être d'*Empire* s'est alors évanouie. *Full Moon* est donc une opportunité de tout reprendre à zéro, de tout refaire différemment, de façon à être en rapport étroit avec le marché des années 90.

Empire possédait son propre secteur distribution, *Full Moon* se consacre exclusivement à la production. *Paramount*, avec qui nous sommes sous contrat, se charge de sortir tous nos titres en vidéo. Mais nous nous occupons encore de la vente de nos films, et des nôtres seulement sur le marché international, nous n'achetons plus de produits venant d'autres compagnies comme autrefois.

I. *En quoi, les films produits par* Full Moon *sont-ils différents de ceux d'*Empire *?*

C.B. Je pense qu'on gagne en qualité. On consacre davantage de temps et d'énergie à la production, à la création. *Empire* était une grande compagnie qui possédait des studios en Italie, une bonne centaine d'employés. *Full Moon* est bien plus modeste. Durant les années *Empire*, nous n'avions pas le temps de nous occuper des films. Tout simplement. La lourdeur de l'entreprise nous pompait toute notre énergie.

I. *Et vos collaborateurs sont toujours les mêmes ?*

C.B. Puisque les films sont moins nombreux, je me montre plus sélectif. *Full Moon* a gardé la crème de l'équipe d'*Empire*, les meilleurs réalisateurs, les meilleurs producteurs. Stuart Gordon va prochainement tourner **The Pit and the Pendulum**, Dave Allen vient de réaliser **Puppet Master 2**... C'est Dave Allen qui s'occupait de tous les effets spéciaux d'animation image par image à *Empire*. Je me suis personnellement occupé de **Meridiam** et **Crash and Burn**.



PUPPET MASTER de David Schmoeller : des poupées maléfiques sèment la panique

I. *Au sein d'*Empire, *vous aviez développé une autre compagnie,* Beyond Infinity

C.B. *Empire* a fait beaucoup d'erreurs, j'ai fait beaucoup d'erreurs, notamment *Beyond Infinity*. Par contrat, nous devions fournir une vingtaine de films par an, mais nous ne pouvions en produire que 7 ou 8. Les autres, nous les achetions sous la bannière *Beyond Infinity*, le prétexte idéal pour ça. Ces films étaient vraiment très très mauvais. Le coût moyen d'une production *Empire* était de 1 million de dollars et un film *Infinity* revenait à environ 200.000 dollars. Ces films étaient minuscules. J'ai fait près de 60 films durant les années *Empire*. J'avais une véritable armée derrière moi, une armée avec des soldats spécialisés dans les effets spéciaux, d'autres dans la production. Parmi eux, il y avait des gens comme David De Coteau dont la seule erreur est d'avoir été trop impliqué dans les productions *Infinity*.

L. *Avec* Full Moon, *vous ne prenez pas vraiment de risques,* **Crash and Burn** *par exemple*

C.B. Avant même qu'il ne soit tourné, **Crash and Burn** avait déjà fait de l'argent. Lorsqu'on produit 6 ou 7 films par an, on peut se permettre de prendre des risques uniquement sur un titre. Si tous les films étaient risqués, on serait rapidement au chômage. **The Pit and the Pendulum** sera la production la plus lourde de l'année, la plus risquée du coup. Son réalisateur, Stuart Gordon, est un type très doué, mais complètement fou. **The Pit and the Pendulum** sera une comédie d'humour noir dans le style de **Re-Animator**. Je ne sais vraiment pas ce que cela donnera. **The Pit and the Pendulum** sera soit très brillant, soit intégralement stupide.

Crash and Burn plaît à un certain public. C'est une affaire solide. Les distributeurs qui l'ont pré-acheté se sont d'ailleurs montrés satisfaits.

I. *Vous vous êtes fait beaucoup d'argent sur ce film ?*

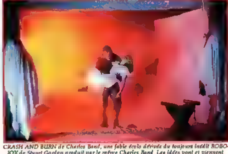
C.B. Pas énormément, mais ça va, merci. Vous savez, je dirige une affaire. C'est du business.

I. *Crash and Burn exploite la vogue actuelle pour l'écologie. Vous vous y intéressez personnellement ?*

C.B. Ce n'est jamais une perte de temps que de traiter ces problèmes. Je pense que cette vogue n'est pas vraiment profitable. Personne ne s'est dit que **Crash and Burn** ferait davantage d'argent grâce à l'écologie. **Crash and Burn** montre simplement un futur réaliste. Selon moi, la question écolo-

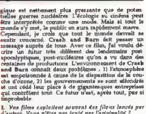


Ci-dessus et ci-dessous MERIDIAM, produit et réalisé par Charles Band, un mixte entre LA BELLE ET LA BETE et FAUX SEMBLANTS



CRASH AND BURN de Charles Band, une fable écolo dérivée du toujours inédit ROBOJOX de Stuart Gordon produit par le même Charles Band. Les idées vont et viennent





gique est nettement plus pressante que de potentielles guerres nucléaires. L'écologie au cinéma peut être interprétée comme une mode. Mais si tout le monde s'y met, le public en aura rapidement marre. Cependant, je crois que tout le monde devrait se sentir concerné. **Crash and Burn** fait passer un message auprès de tous. Avec ce film, j'ai voulu décrire un futur très différent des lendemains post-apocalyptiques, post-nucléaires qu'on a vu dans des centaines de productions. L'environnement de **Crash and Burn** connaît deux problèmes : 1) l'atmosphère est empoisonnée à cause de la disparition de la couche d'ozone, 2) les gouvernements se sont effondrés et ont cédé leur place à de gigantesques entreprises qui contrôlent tout. Ce futur n'est, après tout, pas si improbable.

I. *Vos films exploitent souvent des filons lancés par d'autres. Vous n'êtes pas tenté par l'originalité ?*

C.B. On espère toujours que parmi tous les films produits dans l'année, l'un d'eux, au moins, sera original. Ce n'est jamais facile de faire des films pour un certain type de public. Ces films sont généralement prévendus à des distributeurs étrangers qui en attendent quelque chose de précis. Le grand luxe serait de sortir l'argent de votre propre compte en banque, de produire un film totalement original, et de venir à Cannes ou à l'American Film Market le vendre. A *Full Moon*, on ne peut se permettre ce genre de stratégie commerciale.

I. *Qu'est ce qui vous motive dans le choix des sujets ?*

C.B. Généralement, j'imagine moi-même l'histoire des films que je produis. L'histoire et aussi le concept, le titre. Dans le genre fantastique, que j'adore, j'essaie néanmoins de trouver des sujets quelque peu différents de ceux qui ont déjà été traités. Contrairement à la plupart des films d'horreur, lesquels sont tournés sans argent, j'essaie de trouver des moyens suffisants pour que le public ne se sente pas volé.

I. *Crash and Burn n'a pourtant pas coûté très cher ?*

C.B. Environ deux millions de dollars. C'est un budget très faible par rapport aux films de science-fiction produits par des grands studios qui sortent facilement 40 millions de dollars. Réaliser **Crash and Burn** avec si peu de moyens était donc un défi. Un petit budget est quelque chose de frustrant, mais vous avez toutefois la liberté d'agir pour vous. J'ai des amis qui travaillent pour les grand studios avec des budgets énormes, et ils sont également frustrés mais d'une façon différente. Par la bureaucratie, la politique de leurs producteurs

I. *En tant que réalisateur, êtes-vous fier de Crash and Burn ?*

C.B. Etant donné la faiblesse du budget, je suis heureux du look du film. Reste que je voudrais faire des films plus importants en tant que réalisateur. Sur une série B comme **Crash and Burn**, il faut toujours aller très vite. On n'a le temps de rien préparer à l'avance. Mais je veux aussi que mon affaire marche, alors... Je n'ai pas honte de **Crash and Burn**. L'année prochaine, vous aurez des œuvres plus risquées qui, j'espère, vous plairont davantage.

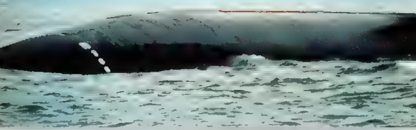
I. *D'après vous, le public attend quoi d'une série B actuelle ?*

C.B. De l'originalité avant tout. Mais c'est dur d'être novateur dans le fantastique où sont produits près de 300 films par an. Même bénigne, l'originalité demeure nécessaire. Actuellement, tous les films découlent d'autres films, et renferment néanmoins des éléments qui leur sont propres. Dans le cas de **Puppet Master** produit voici deux ans maintenant, nous n'avons pas un sujet très original - de petites poupées maléfiques qui provoquent un foutoir monstre - mais le film détonnait alors dans le marché. Il a bien marché au Japon, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Sa relative originalité l'a soutenu.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH
et Michel MENORE

A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE

Tout se dégèle à l'Est. Le Kremlin accorde généreusement son indépendance militaire à l'Allemagne, l'Europe renvoie l'ascenseur sous forme de milliards de crédits... Et hollywood professe le rapprochement par l'intermédiaire d'un film, *A la Poursuite d'Octobre Rouge* de John *Predator* McTiernan.



Octobre Rouge, fleuron de la défense stratégique soviétique

Il manquait quelque chose à la vie paisible de Tom Clancy, modeste agent d'assurance dans une petite ville du Maryland. Vissé devant son ordinateur, il aspire à une existence autrement plus gratifiante que celle d'un employé anonyme parmi tant d'autres. Lorsque Tom Clancy décide de s'en sortir, il ne sait pas encore par quel moyen il arrivera à ses fins. En 1976, un fait divers international retient son attention : la mutinerie de l'équipage d'un destroyer soviétique patrouillant au large de la Suède. Tom Clancy est un passionné de jeux de guerre et de technologie. Il possède à domicile de nombreux ouvrages sur les armes modernes, des cartes d'état major... Quelques années après la mutinerie, il imagine l'intrigue définitive de **A la Poursuite d'Octobre Rouge**. Le destroyer se métamorphose en sous-marin bien qu'il n'y ait jamais mis les pieds. Mais Tom Clancy pallie cette carence. Deux livres, "La Marine de Guerre à travers le Monde" et le "Guide de la Marine Soviétique", assurent la crédibilité du récit. L'histoire s'avère à ce point réaliste que les stratèges et experts navals ne la contesteront jamais. **A la Poursuite d'Octobre Rouge** aurait très bien pu se dérouler réellement.

LE MONDE DU SILENCE

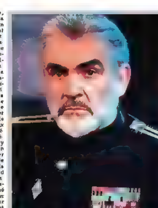
1984, L'URSS s'engage mollement sur le chemin de la paix mais la Glasnost n'est pas encore ce qu'elle sera demain. La Marine lance un sous-marin expérimental doté de l'arme nucléaire, "Octobre Rouge". Un submersible impossible à détecter, y compris avec les moyens les plus sophistiqués. "Octobre Rouge" pourrait très bien mouiller en face de la Statue de la Liberté sans qu'un radar ne le repère. "Octobre Rouge" représente l'arme absolue, la fine fleur de la force de frappe soviétique. Le Capitaine Marko Ramius en assure le commandement lors de ses premiers essais dans la mer Baltique.
Légende vivante, couvert de médailles, respecté de toute la marine soviétique, Marko Ramius n'est pourtant pas un "camarade" fanatique et résolu. "Octobre Rouge" à peine entré dans les eaux internationales, Ramius liquide froidement l'officier politique du bord. Il prétexte un vilain dérapage sur une flaque de thé, mais ses excuses ne trompent personne. Ramius a une idée bien précise derrière la tête, une idée toute simple : jouer les dissidents et demander l'asile polique aux Etats-Unis. Son attitude n'offre aucune alternative à ses compatriotes. Ceux-ci décident de le prendre en chasse, de le couler, et d'alerter les américains sur la prétendue folie de son commandant. Le Pentagone prend très au sérieux l'avertissement et entreprend à son tour d'envoyer "Octobre Rouge" par le fond. Cependant, un analyste de la CIA, Jack Ryan, parvient à convaincre l'Etat-Major d'agir dans une autre voie. Il devine les motivations de Ramius, extrapole sur ses agissements jusqu'à embarquer sur "Octobre Rouge".

700 PAGES EN 2 HEURES

Le roman de Tom Clancy devient, dès sa parution, un best-seller dans la tradition américaine. Pendant deux ans, il se classe dans le peloton de tête des best-sellers. Plus de six millions d'exemplaires partent en librairie et les ventes grimpent en flèche lors de la sortie du film de John McTiernan.



Imaginez dix personnes bouquinant dans la salle d'attente d'un aéroport et parmi celles-ci une bonne moitié absorbée par l'ouvrage de Tom Clancy. Succès aidant, ce dernier donne aux aventures de l'agent Jack Ryan quatre autres prolongements : "Tempête Rouge", "Jeux de Guerre", "Le Cardinal du Kremlin" et "Danger Immédiat". Tous des best-sellers évidemment.
Dans "Le Cardinal du Kremlin", Marko Ramius se la coule douce aux Bahamas en compagnie d'une petite amie. Il travaille parallèlement pour le centre de la Recherche Navale américaine !
Le livre de Tom Clancy est un roman fleuve, 700 pages. Impossible à l'écran de tourner l'intégralité des péripéties, de mettre en scène tous les personnages. Trois années seront nécessaires à l'écriture du scénario, trois années durant lesquelles neuf scénaristes se sont succédés. Ils sont seulement deux à figurer au générique.
Les gens impliqués dans le script sont parfois illustres. A la demande de Sean Connery, en souvenir du **Lion et du Vent**, John Milius (réalisateur de **Conan le Barbare**) peaufine et améliore quelques feuillets de dialogue. Le metteur en scène du film, John McTiernan, apporte sa contribution en rédigeant le second jet. Un certain David Shaber se charge d'apporter quelques modifications à la version finale. De réécriture en réécriture **A la Poursuite d'Octobre Rouge** atteint finalement le plateau. Deux noms sont désormais crédités : Larry Ferguson (**Highlander** et **Le Flic de Beverly Hills 2**) et Donald Stewart (oscarisé pour **Missing** et formé à l'école Roger Corman pour qui il écrivit **La Course à la Mort de l'An 2000**).

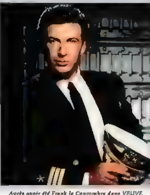


Sean Connery : James Bond vieillit bien à l'Est

John McTiernan jugea le premier à ce point convaincant durant les séances de lecture qu'il lui attribua le rôle du chef de bord du "Dallas". Invité un week-end sur le plateau, Tom Clancy se montra par contre trop timide pour incarner le personnage éclair que le cinéaste lui réserva. *"Cela aurait pu donner une apparition comme celle du romancier Peter Benchley dans* ***Les Dents de la Mer****. Il était pratiquement impossible de le convaincre. Néanmoins, Tom s'est montré satisfait de cette visite et nous sommes devenus de bons amis. En fait, Paramount négocie les droits de "Danger Immédiat" la suite de "Octobre Rouge", j'aimerais beaucoup le tourner"* témoigne John McTiernan. Reste que la mise en chantier de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** fut un énorme coup de poker. Le producteur achète les droits du roman alors que celui-ci n'est pas encore publié. La transaction porte seulement sur 400 000 dollars, quatre fois moins que la somme généralement demandée pour un best-seller. Mais Mace Neufeld (**les trois Malédiction** et aussi **Massacre dans le Train Fantôme**) n'est pas au bout de ses peines. Au terme d'un an de démarche, il donne le livre de Tom Clancy à un ami bien implanté à *Paramount*. L'ami s'enthousiasme et le projet prend son envol. Comme Mace Neufeld connaît John McTiernan de longue date, que ce dernier, sortant de **Piège de Cristal**, n'est pas encore impliqué sur sa séquelle.

TAILLER DANS LE VIF

"Le succès du roman de Tom Clancy s'explique parfaitement. Parcourir le fond des océans est une aventure aussi passionnante que voyager dans l'espace. Non seulement "Octobre Rouge" nous fait pénétrer dans le monde des sous-marins modernes, mais en outre, l'intrigue, par elle-même, est extraordinaire" rajoute Mace Neufeld. Un peu facile comme explication et cela ne bâtit pas un scénario digne de ce nom. La profusion de personnage, la complexité de l'argumentation technique déroutent les premiers scénaristes. Ils résument le bouquin de Clancy, essaient de tout concentrer, et passent à côté de l'essentiel. Quand il parcourt les quatre premiers scripts, John McTiernan s'aperçoit aussitôt des erreurs commises. *"Il n'est pas facile de tirer un scénario d'un roman de 700 pages. Toutefois, notre effort a surtout porté sur la caractérisation des personnages. Ce sont eux qui rendent l'histoire passionnante"*. Eux, selon John McTiernan, ce sont bien sûr Ramius, le détonateur, et Jack Ryan, l'épine dorsale du récit. *"Un homme ordinaire ce Ryan. Il est intelligent, patriote et veut servir son pays comme un pompier, un policier ou un agent du F.B.I. Le monde est rempli de héros qui sont à l'origine, des gens comme vous et moi"* rajoute Tom Clancy. John McTiernan place Jack Ryan au centre de l'histoire et débarrasse le personnage de l'envahissante manie de l'écrivain de s'identifier à lui. Pragmatique,



Après avoir été Frank le Concombre dans VEUVE MAIS PAS TROP, un fantôme en pleine forme dans BEETLEJUICE, Alec Baldwin incarne dans OCTOBRE ROUGE Jack Ryan, un agent de la C.I.A

logique, le réalisateur de **Predator** et de **Piège de Cristal** connaît ses classiques et met le doigt sur l'essence même du périple, inconsciente chez Tom Clancy. *"Toutes les versions précédentes du scénario tombaient en poussière lorsqu'il s'agissait de leur donner un sens. J'ai, dès le départ, travaillé sur un concept bien précis. **A la Poursuite d'Octobre Rouge** est une histoire maritime. Et toutes ces histoires sont fondamentalement les mêmes. Un jeune homme embarque et découvre un monde incroyable fréquenté par des personnages bizarres. Il apprend à survivre, à devenir un homme et à gagner le respect de l'équipage. Il sort de cette expérience fortement changé. Ce résumé s'applique à "Moby Dick" et à des centaines de récits maritimes. Nous avons construit **A la Poursuite d'Octobre Rouge** autour de ce concept!"* McTiernan file droit à l'essentiel. Il cite "Moby Dick" de Herman Melville mais pourrait aussi se référer au "Loup des Mers" de Jack London, à "L'Ile au Trésor" de Robert Louis Stevenson... **A la Poursuite d'Octobre Rouge** en est la version high-tech, sous-marine. Les moyens de propulsion ont changé mais le raisonnement de John McTiernan donne à l'histoire une raison d'être, une morale. Le désir de Ramius de passer à l'Ouest suffit au livre, pas au film. Dans le bouquin, Tom Clancy explique les agissements de l'officier soviétique par la mort de sa femme, décédée par la faute de chirurgiens incompétents. Le Marko Marius du bouquin n'est pas loin d'être timbré. Non seulement, il est incapable d'assurer le commandement de l'Octobre Rouge mais de



John McTiernan dirige Sam Neill et Sean Connery sur le pont du sous-marin

plus il cause la disparition de 200 hommes de son équipage... Pas admissible sur grand écran tout cela. *"Ramius est un franc-tireur"* explique Sean Connery, *"un franc-tireur qui marque le premier anniversaire de la mort de sa femme par la dissidence. "Octobre Rouge" est un livre d'une prodigieuse habileté. Il illustre à merveille le climat d'hostilité et de méfiance qui régnait entre les deux Grands durant la guerre froide. Le film, réalisé à l'époque de la Glasnost, exigeait une approche radicalement différente. l'épopée d'Octobre Rouge marque désormais la fin d'une ère, elle est devenue le symbole de l'ouverture"* continue le comédien pointant le doigt sur la différence essentielle entre le livre et le film. Du coup, le Ramius un peu psychotique de Clancy se métamorphose à l'écran en une espèce de Captain Némo. Octobre Rouge est son Nautilus. Ironie du sort : Sean Connery s'est fait la tête du James Mason de 20.000 Lieues sous les Mers, barbe et coupe de cheveux en brosse à l'appui !

LA GUERRE DES ABYSSES

Après avoir sérieusement élagué le livre de Tom Clancy, concentré son entrée en matière et focalisé toute l'attention sur Jack Ryan, John McTiernan doit faire face au défi technique. Bien que la Marine apporte son concours et prête gracieusement quelques bâtiments, mettre en scène **A la Poursuite d'Octobre Rouge** est toute une éducation. Le



Sean Connery au périscope

scénariste Donald Stewart et le producteur Mace Neufeld embarquent quatre jours durant sur une corvette au large de la Virginie, Scott Glenn, invité à bord d'un sous-marin, se voit traité comme s'il en était vraiment le capitaine. Alec Baldwin est confronté, en exercice, à une salle des machines envahie par les eaux. *"A l'origine nous pensions que les acteurs apprendraient à jouer et que les sous-mariniers en échange aideraient les premiers à comprendre l'environnement d'un submersible. Mais lorsque nous avons commencé à tourner, j'ai été stupéfait de voir à quel point ces hommes de la Navy étaient doués pour la comédie. J'ai fini par comprendre pourquoi : dans les sous-marins, on passe beaucoup de temps à faire des exercices d'alerte, des simulations à partir de divers scénarios. Cela leur donne une grande expérience du jeu ou du faire-semblant"*. Le réalisme de l'entreprise et des comportements est donc assuré. John McTiernan pousse son souci de crédibilité jusqu'à engager pour interpréter l'équipage de l'Octobre Rouge des comédiens européens et des émigrés russes. Il fallait que ceux-ci aient physiquement des américains de Dallas. *"Je voulais qu'ils aient l'air indubitablement Slaves. La moitié de ceux qui jouent le rôle des marins soviétiques parlaient à peine anglais. Les environnements respectifs de l'Octobre Rouge et du Dallas se devaient d'être totalement différents"*

*"**A la Poursuite d'Octobre Rouge** est de très loin le film le plus complexe sur lequel j'ai eu à travailler. Généralement, avant le tournage, vous passez deux semaines avec les comédiens, pour qu'ils fassent connaissance avec leur personnage. Sur le plateau d'Octobre Rouge, je recevais une nouvelle équipe d'acteurs toutes les trois semaines. A peine étaient-ils arrivés qu'ils disparaissaient déjà. Et on recommençait à zéro"*. Les 16 semaines de tournage virent passer devant les caméras de John McTiernan près de 100 acteurs. Et chacun avait au moins une réplique !

Mais le challenge d'Octobre Rouge ne réside pas dans son casting digne d'une superproduction à la Cecil B. De Mille. Décors et effets spéciaux causent davantage de tourments à McTiernan et son staff.

Impossible de tourner à l'intérieur d'un vrai sous-marin. Pour des raisons de poids, de place et de sécurité évidemment. La Marine autorise néanmoins le chef-décorateur Teren-



L'intérieur de l'Octobre Rouge : la science-fiction au présent

ce Marsh à photographier les sections non assujetties au secret défense de plusieurs submersibles. D'après les clichés, Marsh et son équipe construisent l'intérieur du Dallas et de Octobre Rouge sur des plates-formes surélevés à une hauteur de 7 mètres. D'une dimension de 15 mètres carrés, les deux plateaux hydrauliques pouvaient s'incliner de 26 degrés dans toutes les directions de manière à restituer au mieux les mouvements d'un sous-marin. Néanmoins, ces deux décors, des reproductions maniaques de la réalité, n'en sont pas pour autant d'un accès facile. Ce sont souvent les tronçonneuses qui dégageaient l'espace nécessaire aux caméras. La nuit, une équipe venait remettre en état le plateau et l'aménager pour le lendemain.

A la Poursuite d'Octobre Rouge demandait également un sous-marin modèle réduit de 150 mètres de long ! Lourd de plusieurs tonnes, la "maquette" pouvait être immergée et faire surface.

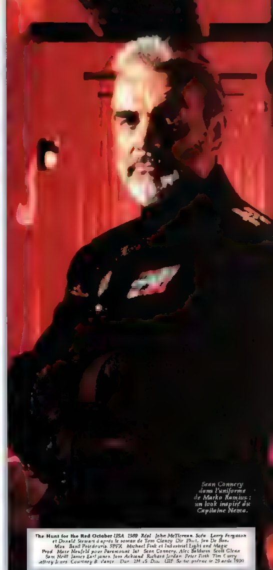
DES EFFETS ET DES HOMMES

Les effets spéciaux de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** ne vont pas chercher aussi loin que **Abyss**. Ils ne sont pas aussi nombreux (150 contre 350 pour le film de James Cameron) et découlent avant tout du travail d'*Industrial Light and Magic*, la firme de George Lucas. *I.L.M.* adopte d'emblée une méthode utilisée sur **Leviathan** : créer l'illusion d'un environnement aquatique sans recourir à une seule goutte d'eau. "*La fumée est le meilleur moyen pour créer l'illusion d'un environnement sous-marin. Elle donne des premiers plans très nets et des arrière-plans troubles et flous, comme c'est le cas dans l'eau. Cela contribue à l'effet de perspective et à l'impression de profondeur de champ*" commente Scott Squires, un des ténors de la firme.

L'ordinateur également joue un rôle primordial dans **A la Poursuite d'Octobre Rouge**. Il permet de rajouter dans la dite "eau" des éléments en suspension, planctons et divers débris, et également de recréer les tourbillons et distorsions causés par les turbines des sous-marins. "*Certains plans faisaient appel à une douzaine d'éléments différents. Telle scène, par exemple, faisait intervenir en même temps trois sous-marins, chacun manipulé à distance par des câbles reliés à des ordinateurs. Le tout dans la fumée, et avec des changements constants d'éclairage*".

Mais **A la Poursuite d'Octobre Rouge** n'est jamais un film à effets spéciaux. Ils sont discrets, presque invisibles et guère spectaculaires. Les hommes tiennent la vedette. Des vieilles badernes militaires, des diplomates jouant au plus fin avec leur homologue, des sous-mariniers bricoleurs, des commandants secs, des bureaucrates malins, des pilotes d'hélicoptère rigolards, des officiers de bord rêveurs et dévoués. Que ce soit sur mer, dans les airs ou sur terre, John McTiernan égraine un magnifique chapelet d'individus gravitant autour du cas Ramius. Et c'est ce Marko Ramius, figure mythique à laquelle Sean Connery apporte tout son métier, qui donne sa force et sa morale au film. C'est grâce à lui, et à une espèce de lien téléphatique, que Jack Ryan accède au monde des grands, que le rapprochement Est-Ouest progresse dans l'ombre. Depuis, ce rapprochement a évolué. En plein soleil. Un homme, symbole d'une nation, gagne sa liberté. Un message tout simple au terme d'une aventure gigantesque. La super-production se fait intimiste. On songe au couple de nouveau uni de **Abyss**, mais, dans **Octobre Rouge**, les amants se nomment Moscou et Washington.

Marc TOULLEC



Sean Connery dans l'uniforme de Marko Ramius : un look inspiré du Capitaine Nemo.

The Hunt for the Red October USA. 1989. *Réal* : John McTiernan. *Scén* : Larry Ferguson et Donald Stewart d'après le roman de Tom Clancy. *Dir. Phot.* : Jan De Bont. *Mus* : Basil Poledouris. *SPFX* : Michael Fink et Industrial Light and Magic. *Prod* : Mace Neufeld pour Paramount. *Int* : Sean Connery, Alec Baldwin, Scott Glenn, Sam Neill, James Earl Jones, Joss Ackland, Richard Jordan, Peter Firth, Tim Curry, Jeffrey Jones, Courtney B. Vance. *Dur* : 2H 15. *Dist* : UIP. *Sortie prévue le 29 août 1990*.

DÉLIT D'INNOCENCE



Aaaah l'univers carcéral, ses matons sadiques, ses prisonniers à perpet' ses cellules miteuses, sa cantine infect, sa cour de récré violente... **Délit d'Innocence** ne cherche jamais à envisager une vision cinématographique décalée sur les problèmes de l'incarcération. Tout a déjà été vu et revu cent fois, la prison en elle-même apparaissant dans la majorité des films américains qui n'ont pas la chance de se payer le luxe des studios.
Tom Sellek, employé dans un aéroport, bon mari, reçoit la visite de deux flics qui lui envoient deux pruneaux dans le bide. Erreur de tuyautage, Tom Sellek n'est pas un trafiquant de drogue. Mais les flics, des ordures finies qui s'en mettent plein les poches et les narines, camouflent leur gourde et, au terme d'un procès, expédient l'innocent derrière les barreaux.
Jusqu'où peut-on aller pour être tranquille pendant six ans en prison, puis pour prouver son innocence au dehors, c'est la question que se pose Peter Yates. La mise à l'épreuve est dure pour Tom Sellek, à la solde d'un groupe de blacks haineux. Pour se libérer d'un esclavage avilissant, une seule solution le meurtre. Un bout de verre poli, un face à face dans les latrines, un geste obligé, et Sellek peut croupir tranquille à l'ombre, avec les honneurs et le respect des autres. C'est le seul élément digne d'intérêt. Sobre, réaliste, Peter Yates enregistre avec brio l'angoisse d'un tel passage à l'acte et justifie un meurtre sans en faire des tonnes.
Sorti de taule, **Délit d'Innocence** ressemble à un mauvais épisode de ***Miami Vice*** avec des flics en guise de salopards. On caricature à droite comme à gauche de l'écran, et Yates fait traîner sur deux heures un vulgaire réglement de compte. Sellek, homme ordinaire s'il en est, s'accroche au capot des bagnoles et boxe comme un mi-lourd. Le film, lui, devient alors lourd, sans le mi.

Vincent GUIGNEBERT

An Innocent Man USA 1989 Réal. Peter Yates Scén.: Larry Brothers. Dir. Phot.. William A Fraker Mus: Howard Shore Prod. Ted Field Robert W Cort pour Interscope/Touchstone Int Tom Selleck, F Murray Abraham, Laila Robins David Rasche, Richard Young.. Dur.: 1 H 54 Dist Warner Bros. Sorti le 11 juillet 1990.

BORN TO...

Il est des premiers plans qui donnent tout de suite le ton du film. Celui de Born to Defence a des allures de crucifixion. La caméra erre dans le noir, sort en marche arrière du canon d'un char, et s'éloigne pour découvrir un champ de bataille. C'est du De Palma. c'est du Mc Tiernan, c'est tout ce qu'on veut, mais ça scie proprement les jambes La suite sans atteindre le même top niveau vaut son pesant d'audaces.
En 1945, un héros de la Seconde Guerre Mondiale, interprété par le remuant Jet Lee, rentre dans son pays natal, la Chine. Les troupes américaines ne se sont pas encore retirées. et les yankees, en bons touristes. ne manquent jamais une occasion de provoquer la bagarre Cela se déclenche généralement dans un bar où l'alcool a déjà bien énivré la clientèle et se termine sur un ring. Tsui Siu-Ming, le réalisateur, n'a pas son pareil pour filmer ces affrontements bestiaux.

KILL ME AGAIN

Grand Prix du dernier Festival du Film Policier de Cognac, **Kill me Again** se fond dès le début dans la grande tradition du film noir. Un couple à la dérive laisse un macchabée sur la route et empoche le pactole dans une malette noire. Lui (Michael Madsen), un vrai bœuf, marque la non-évolution de la race. Elle (Joanne Whalley-Kilmer), une fausse poupée, se débarrasse de lui et récupère la malette. Puis se tourne vers un détective privé (Val Kilmer, une sacré erreur de casting). et lui demande de la faire disparaître en organisant sa propre mort.
Manipulations, retournements de situation, personnages au caractère retors... John Dahl, le réalisateur, a beaucoup vu Sang pour Sang. Il égraine tout le long de **Kill me Again** des touches de méchanceté, de violence, que n'assombrissent pas une photo lumineuse. Du film noir, Dahl n'a malheureusement retenu que la base, les clichés. Le privé endetté, la vamp assassine, l'attrait du dollar D'une facture malgré tout soignée, **Kill me Again** fait évoluer ses personnages moralement sales dans un décor sans mystère désinfecte Le soleil tape. pendant que tout le monde se tout sur la tranche pour



empocher l'argent. Ce pourrait être torride, bien salé, ça pourrait provoquer une inoculation, ou se regarder les mains moites. On devrait être obligé de tomber la veste devant un film comme ça. Mais **Kill me Again** reste impertubablement frigide aux poussées de fièvre des personnages.

Vincent GUIGNEBERT

USA 1989 Réal.. John Dahl. Scén.. John Dahl et David W Warfield Dir Phot.. Jacques Steyn Mus.. William Olvis. Prod. David W Warfield Sigurjon Sighvatsson et Steve Colin/ Propaganda Int Val Kilmer. Joanne Whalley-Kilmer Michael Madsen. Jonathan Gries, Diane Tucker Dur.. 1 H 34. Dist.. MK2. Sorti le 27 juin 1990

CONTRE...

Sous couvert d'une enquête policière, Lumet aborde deux sujets graves dans Contre Enquête. Il parle du racisme, le pire de tous le racisme ordinaire, celui des petites blagues ethniques, des idées reçues, des quolibets insultants, des regards méprisants. Celui qui installe le malaise entre les communautés et prépare le terrain pour la haine.
Contre Enquête est aussi un film sur l'attitude de l'individu face à la corruption et à la décrépitude de la société. Celle de Mike Brennan (interprété par un magistral Nick Nolte), le flic corrompu et pourri jusqu'à la moëlle qui n'hésite pas à se servir de son flingue ou de son badge pour imposer la loi des politiciens véreux qui le contrôlent , celle aussi de Al Reilly (Timothy Hutton) qui veut faire tomber Nolte juste pour essayer d'effacer un regard qui le hante depuis des années
Les seuls que Lumet épargne, ce sont les truands Sans doute parce que les mafiosis ont refusé tout compromis, toute hypocrisie Ce sont des voleurs. des trafiquants de drogue et des tueurs et pourtant ce sont eux qui paraissent les plus honnêtes Au

DEFENCE



Il balance ici et là dans le décor des couleurs criardes, et joue à la féerie des eaux lorsque le plafond du boui-boui laisse la pluie tremper les boxeurs improvisés. Les coups portent et l'eau teintée de rouge sang éclabousse le public.
Comme tout film bridé qui se respecte, **Born to Defence** a justement peu de respect pour son héros. Emprisonné suite à une escarmouche avec un officier américain, Jet Lee subit des geôliers taquineurs qui se mettent à quatre pour lui uriner dessus. On le comprend, la vengeance sera terrible.

Vincent GUIGNEBERT

1988. *Hong Kong/Chine. Pop. Réal.*, *Tout Siu-Ming. Scén. Sz Yeung-Ping et Jie Er-Ge. Prod. Lam Ping Kwan. Int. Jet Lee, Zhao Er-Kang, Song Jie, Kurt Roland Petersen. Photo H.P. Tocha. Dur. 1 H 30. Dist.: Metropolitan. Sortie prévue le 8 août 1990.*

ECHEC ET MORT



Steven Seagal prend son temps. Deux ans après le bon Nico, il se pique d'amour pour un sujet assez dingue dans le domaine du polar. Le détective Mason Storm enquête en 1983 sur les magouilles unissant un mafioso, un politicien et un haut fonctionnaire de la police. Il enregistre leurs propos, rentre chez lui où une escouade de tueurs liquide sa famille et le laisse pour mort. Storm reste sept années dans le coma sous la surveillance d'une plantureuse infirmière chez qui il passe sa convalescence. Furax, Storm entreprend contre ses assassins une impitoyable vengeance...
Echec et Mort est le véhicule idéal aux talents de Steven Seagal. Comme dans Nico, il met en avant sa connaissance du japonais, des arts martiaux, du maniement des armes, de la philosophie orientale. L'entreprise a quelque chose de désagréablement narcissique dans la mesure où Seagal pousse le bouchon jusqu'à donner le premier rôle féminin à sa très belle épouse à la ville, Kelly LeBrock (la plantureuse pin-up d'**Une Créature de Rêve**).
Nico était de la dynamite, une série B explosive et violente, **Echec et Mort** n'est rien, sinon un thriller mou, caviardé par des invraisemblances les plus outrancières. Pourquoi les ripoux attendent-ils sept ans avant de pourchasser Storm, alors qu'ils savent parfaitement que, comateux, il ne peut leur échapper ? Est-il possible qu'une infirmière se dévoue à ce point au chevet d'un malade qu'elle ne connaît pas ? Passons les détails.
Autour de cette histoire de ripoux et de politiciens véreux compromis dans un trafic de drogue, le cinéaste Bruce Malmuth ne choisit pas la vigueur. Et pourtant, notre homme possède un passif éloquent dans le domaine du polar dont le remarquable **Les Faucons de la Nuit** avec Stallone. Sur les directives de Steven Seagal, Bruce Malmuth n'existe plus. Il filme platement, assez mal, ne trouve jamais son rythme, se livre à quelques violences pour teen-agers et se limite à mettre en valeur le couple vedette. **Echec et Mort** a été un gros succès commercial aux States. Comprenne qui pourra !

Cyrille GIRAUD

Hard to Kill, ex-Seven Years Storm. USA. 1989. Réal. Bruce Malmuth. Scén. Steven McKay. Dir. Phot. Matthew F. Leonetti. Mus. David Michael Frank. Prod. Gary Adelson, Joel Simon et Bill Todman Jr pour Warner. Int. Steven Seagal, Kelly LeBrock, Bill Sadler, Frederick Coffin, Bonnie Burroughs, Andrew Bloch, Branscombe Richmond. Dur. 1 H 46. Dist. Warner Bros. Sorti le 1 août 1990.

ENQUETE

moins de ce côté-là, les choses sont claires, ils ont leurs règles et ne les transgressent que lorsque les flics s'en mêlent.
Sur un plan purement cinématographique, **Contre Enquête** est un film assez plat, éthéré de tout effet, sobre. Les reliefs de **Contre Enquête** se situe dans les réflexions que Lumet nous impose. Des réflexions qui ne portent pas seulement sur les personnages du film mais aussi sur nous-même. Sur l'attitude que nous devons adopter devant la dégénérescence de notre société. Sur les regards qui hantent notre passé.
Contre Enquête est un film foncièrement pessimiste, une sonnette d'alarme qui doit être [illegible].

Didier ALLOUCH

Q and A. 1990. Réal. Sidney Lumet. Scén. Sidney Lumet d'après un livre de Edwin Torres. Dir. Phot. Andrzej Bartkowiak. Mus. Ruben Blades. Prod. Arnon Milchan et Burt Harris. Int. Nick Nolte, Timothy Hutton, Armand Assante, Patrick O'Neal, Jenny Lumet, Luis Guzman, Charles Dutton. Dur. 2 H 15. [illegible] A.A.A. Sortie le 11 juillet 1990.

KANSAS

La sortie fiasco de l'été, le navet torride de grand luxe pour salles vides... Un vagabond (Andrew McCarthy) rencontre un braqueur de banques (Matt Dillon) qui le pousse au crime. Fuyant les flics, le vagabond sauve de la noyade la fille du gouverneur de l'état. Et disparaît dans la nature. Il trouve du travail dans une grande exploitation agricole et tombe la fille du fermier qui le préfère au bel avocat de service. Reconnu héros régional, il affronte le braqueur devenu fou et désireux de reprendre le magot avant de se faire la belle... Dans les années 30/40, tourné par un Frank Capra ou un John Ford, **Kansas** serait devenu un classique. Réalisé en 1989 par David Stevens (un transfuge de la télévision), **Kansas** ne ressemble à rien. Le côté polar est mou, la facette romantique singulièrement voilée, l'étude de caractères fignolée au burin, et Matt Dillon fronce les sourcils, extériorise la moindre tentative de réflexion pour bien montrer que son personnage subit de violents assauts cérébraux. C'est vraiment pathétique. David Stevens s'offre le luxe du cinémascope et cherche visiblement le classicisme d'une mise en scène ample. A part un duo de moissonneuses batteuses sur fond de soleil couchant et quelques cartes postales aussi édi-

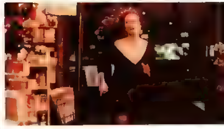


fiantes, il filme manière télé. Sans relief, sans cœur, sans audace, machinalement, bêtement. Il gâche même les apparitions de la troublante Leslie Hope et fige Andrew Mc Carthy dans une torpeur fade. Quant à l'état du Kansas, grand sponsor de la production, il n'en sort pas grandi. Le film pourrait se titrer Plouzagoû ou Kermazout qu'on ne le remarquerait pas !

Marc TOULLEC

USA. 1988. Réal.: David Stevens. Scén.: Spencer Eastman. Dir. Phot. David Eggby. Mus.: Pino Donaggio. Prod.: George Litto pour Moshe Diamant, Helen Sarlui-Tucker... Int.: Matt Dillon, Andrew McCarthy, Leslie Hope, Kyra Sedgwick, Arlen Dean Snyder, Andy Romano... Dur. 1 H 45. Dist. Les Films Number One. Sorti le 25 juillet 1990.

DOUBLE JEU



Portrait d'une femme-flic par une réalisatrice. Kathryn Bigelow a raté la cible avec une Jamie Lee Curtis victime d'un psychopathe enjôleur. La caricature du flic mamelonné, c'est **Blue Steel**. Sondra Locke met dans le mille avec Theresa Russel, Lottie, agent des stups qui arrondit ses fins de mois en tapinant pour piéger les gros lapins. Femme-flic intègre, régulière, au professionnalisme poussif, ou beau cul belle gueule portée par ses phantasmes. Tiraillée entre sa vie et son métier, elle ne s'y retrouve plus.

Le titre original, **Impulse**, reflète bien le film de Sondra Locke, et sa traduction française. **Double Jeu**, y ajoute une note ambigüe. Ici, on fait la part belle aux inévidences, aux "dead zone" de l'esprit. Le supérieur de Lothe (Georges Dzunda) navigue entre le gros porc et le collègue taquineur le procureur amoureux (Jeff Fahey) entre l'homme droit, palaible, et le minable incapable de passer à l'action, le témoin sous surveillance entre le collaborateur repenti et l'ordure prise au piège... Les rapports évoluent entre les personnages dans des directions souvent imprévisibles. On résiste à "l'impulsion", puis on y succombe, pour revenir enfin dans le droit chemin. Jusqu'à ce que.

Dommage qu'une intrigue souterraine banalement policière, à la *Starsky et Hutch*, vienne se greffer sur ces personnages passionnants. Les bons scénarios n'ont pas toujours les rôles qu'ils méritent. Dans **Double Jeu**, c'est le contraire et les personnages se perdent parfois dans des situations qui ne sont pas à la hauteur de leur complexité humaine.

C'est quand le fil de l'enquête se brise que Sondra Locke redouble d'attention à l'égard de ses acteurs. D'une compréhension presque sans limite, elle pardonne, oublie les écarts, les erreurs. Elle aime ses rôles de papier. Et elle préfère encore les filmer. L'expérience **Ratboy**, son premier film carburant à la pitié larmoyante, a porté ses fruits. **Double Jeu** ne refuse pas de verser dans l'élan passionnel, ni de sombrer dans la pire déprime. Excessif, à l'image de son héroïne, **Double Jeu** séduit, agace, effraie, rassure. Un film à fleur de peau

Vincent GUIGNEBERT

Impulse *1990. USA. Réal.: Sondra Locke. Scén. John De Marco et Leigh Chapman. Dir. Phot. Dean Semler. A.S.C. Mus. Michel Colombier. Prod. Albert S. Ruddy et André Morgan. Int. Theresa Russel, Jeff Fahey, George Dzunda, Alan Rosenberg, Nicholas Mele, Eli Danker, Charles McCaughan.. Dur.: 1 H 49. Dist. Warner. Sorti le 25 juillet 1990*



48 HEURES

Certains films font pitié. Comme ce **48 Heures de Plus**. Et pourtant les talents se bousculent au générique. Soucieux de se bronzer tranquillement sous le soleil de Californie en sirotant des long-drinks, Walter Hill, Eddy Murphy et leur clique se sont dits "**48 Heures** a cartonné au box-office. On connaît la recette du succès. On remet ça à la virgule près". En résumé, ils photocopient pompent les bonnes idées d'il y a maintenant huit ans, et se livrent à un exercice très peu périlleux, la séquelle lascive, servile. On retrouve le flic bourru, brutal, gueulard (Nick Nolte) et le black gouailleur, voleur et plaisantin (Eddy Murphy). Celui-ci sort de tôle, se voit contraint de faire équipe avec le premier pour éliminer L'Ange Bleu, redoutable organisation de trafic de drogue. Et l'Ange Bleu s'est juré de liquider les deux compères par l'intermédiaire d'une bande de Hell's Angels, "les derniers américains libres".

Il n'y a pas grand chose à dire de cette suite inutile. Ok, le boulot, purement technique, est bien torché, les scènes d'action succèdent aux canardages gros calibre, les coups de poing dans la gueule aux coups de pied dans les burnes, les bons mots d'Eddy Murphy à l'anachronisme des Hell's, les gueules





MEURTRES EN NOCTURNES

A quoi donc sert ce film ? Ce psycho-killer mollasson mâtiné de "whodunit" téléphoné n'apporte rien aux deux genres qu'il aborde. Peter Masterson, dont la réalisation est aussi énergique et inspirée que celle d'un épisode de *Santa Barbara*, a dû voir un film de Dario Argento, et s'est sans doute dit : "Tiens, ce ne serait pas mal si je faisais un truc dans ce genre. Je le situerais dans le monde du base-ball, et comme ça, j'aurais des places gratuites pour aller voir les matches". Seulement, là où Argento laisse exploser son style et ses effets de caméra, Masterson balance lourdement ses clichés tout droit sortis du pire téléfilm de La 5, et manie sa caméra avec la légèreté d'un éléphant mal réveillé.

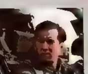
A qui donc profite ce film alors, si son réalisateur n'a rien pu en tirer ? A son scénariste ? Ah bon, il y en avait un. A ses producteurs ? Si ce film gagne de l'argent, je me lance dans la production dès demain. A ses acteurs ? Vu l'air abattu, du genre "mais qu'est-ce que je fous dans cette galère ?", que se trimballe Roy Scheider pendant tout le film, cela m'étonnerait que ce travail l'ai passionné. Ça y est, je crois que j'ai compris. **Meurtres en Nocturne** est un film fiscal. Le bide inévitable qu'il connaîtra permettra à ses producteurs de payer moins d'impôts, et le cachet qu'ils ont touché permettra aux acteurs et aux techniciens de payer les leurs

Didier ALLOUCH



Night Game *USA. 1989. Réal. Peter Masterson. Scén.: Spencer Eastman et Anthony Palmer. Dir. Phot.: Fred Murphy. Prod.: George Litto pour Moshe Diamant et Eduard Sarlui. Mus. Pino Donagio .. Int. Roy Scheider, Karen Young, Lane Smith, Richard Bradford, Paul Gleason, Carlyn Glynn, Anthony Palmer. Durée 1H 30. Dist. Les Films Number One. Sorti le 25 juillet 1990*

FIRE



Une armée d'abeilles dodues, en contre jour devant un spot jaune, menace de déposer leur miel devant l'écran. Mince alors, ce sont des hélicoptères, et la musique militaire nous avertit que ça va barder. *Fire Birds* attaque fort avec un combat aérien raconté en flash-back (...) par une voix off (!). Heureusement que Nicolas Cage explique ce qui se passe, car à l'image, les rotors, missiles et cockpits se livrent à une partouze furieuse. Un Boeing n'y retrouverait pas ses petits hélicos.

A la fin, on a droit sensiblement à la même scène, mais live et sans voix off. L'action de *Supercopter*, à côté de celle de *Fire Birds*

DE PLUS

patibulaires de ceux-ci à celles, encore plus suspectes, des flics ripoux. Terrain connu. En perte de vitesse (Johnny Belle Gueule était particulièrement bancal), Walter Hill se plagie lui-même, va jusqu'à répéter la fameuse baston dans le bar bondé de racistes. Pénible de voir le cinéaste inspiré de Sans Retour et même de Double Détente courir ainsi après les dollars. Il perd rapidement son souffle et livre un produit où n'existent aucune spontanéité, aucun amour de la caméra. Le syndrome de l'ordinateur hollywoodien a encore frappé. Paix aux cendres de ses complaisantes victimes. Ci-gît Walter Hill, Eddy Murphy... Et sur la pierre tombale est gravée 48 Heures de Plus 48 Heures de Trop ouais.

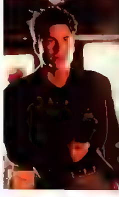
Marc TOULLEC

Another 48 Hours. USA 1990. Réal. Walter Hill. Scén. John Fasano, Jeb Stuart, Larry Gross d'après un sujet original de Fred Braughton. Dir. Phot. Matthew F. Leonetti. Mus. James Horner. Prod. Lawrence Gordon, Eddie Murphy pour Paramount. Int. Nick Nolte, Eddy Murphy, Brion James, Ed O'Ross, David Anthony Marshall, Andrew Divoff, Bernie Casey, Brent Jennings. Dur. 1H 40. Dist. UIP. Sortie prévue le 15 août 1990



BAD INFLUENCE

Un film noir, un thriller bien glauque, totalement en marge de la production américaine classique. Un type en rencontre un autre, un golden boy californien un peu coincé rencontre l'ange du mal, un play-boy séduisant, irrésistible, mais machiavélique. Le second hypnotise littéralement le premier, lui prouve par A plus B que tout est facile. Il suffit de se pousser un peu au cul. Mais le play-boy, trop beau pour être honnête, ne fait pas que donner de bons conseils sur les secrets de l'épanouissement. Il agit. James Spader a envie d'une femme à quelques mois de son mariage, Rob Lowe la jette dans ses bras et filme leurs ébats. La cassette mettra une certaine animation durant la très formelle soirée de fiançailles... Et ce n'est que le début.



Curtis Hanson, dont le Faux Témoin nous avait que vaguement intéressé, va à fond dans le domaine du ténébreux. Sa caméra distille une ambiance nocturne, pesante, poisseuse et physiquement embarrassante dès que Rob Lowe s'acharne sur sa victime, lui met entre les mains, et surtout dans la tête, les armes de sa perte. Le chat s'amuse avec la souris. Curtis Hanson suit avec une méticuleuse attention le jeu, n'épargne aucun détail de cette enivrante descente aux enfers. Le yuppie rigide des premières minutes se métamorphose, participe à des hold-up nocturnes, puis riposte. Moins convaincante, cette partie de Bad Influence n'en demeure pas moins dérangeante. Le yuppie riposte, mais la perversion opère. En utilisant quelques grosses ficelles du suspense, Curtis Hanson commet une faute de goût. A la frontière entre Sang pour Sang et L'Inconnu du Nord Express d'Hitchcock, Bad Influence tient perpétuellement en haleine. Impossible d'anticiper sur les agissements de Rob Lowe.

Bien sûr, on ne manquera pas de faire le rapport entre le Lowe de cette fiction et celui qui filme ses parties de jambes en l'air avec une mineure dans la réalité. Ces "écarts à la norme morale" ne sont qu'anecdotiques mais donneront leur pain quotidien aux gazettes avides de prose juteuse. Un seul rapport : sous la beauté angélique peut se dissimuler des choses insoupçonnées, des intentions aussi diaboliques que gratuites. Rob Lowe incarne le diable, aussi magnétique que le Darkness de Legend, corrupteur et gratuitement méchant. Son interprétation toute en nuance, sans le moindre sourire ni éclats de rire démentiels à la Nicholson, est une performance.

Marc TOULLEC

USA 1990. Réal. Curtis Hanson. Scén. David Koepp. Dir. Phot. Robert Elswit. [illegible] Trevor Jones. Prod. Steve Tisch/Producer Representatives Organization. Int. Rob Lowe, James Spader, Christian Clemenson, Lisa Zane, Rosalyn Landor, Tony Maggio... Dur. 2 H 40. Dist. Les Films Number One. Sortie prévue le 12 Septembre 1990

BIRDS

c'est le Nirvâna, c'est Broadway, c'est, je sais pas moi, les petites femmes de Pigalle, hein.

Entre ces deux envolées à basse altitude, le réalisateur David Green (l'honorable Buster avec Phil Collins... qui pousse ici amicalement la chansonnette) pompe Top Gun jusqu'à la moelle. Du nationalisme - on cite George Busch, de l'instruction militaire - on apprend beaucoup sur les hélicoptères, de la romance - Nicolas Cage et Sean Young se fourrent dans un motel après une heure de film...

A retenir cette phrase encourageante lancée par l'instructeur Tommy Lee Jones à l'élève Nicolas Cage: "Je veux que tu deviennes un héros américain". Devenons, nous, des héros français. Ignorons Fire Birds.

Vincent GUIGNEBERT

1990 USA. Réal. David Green. Scén. Nick Thiel et Paul F. Edwards. Dir. Phot. Tony Imi, B.S.C. Mus. David Newman. Prod. Keith Barish/Arnold Kopelson. Int. Nicolas Cage, Sean Young, Tommy Lee Jones, Brian Kerwin, Dale Dye, Mary Ellen Trainor... Dur. 1 H 3[illegible]. Dist. AAMD. Sortie prévue le [illegible]

CADILLAC MAN

La vie n'est pas simple pour Joey O'Brien. Ce vendeur de Cadillac baratineur et séducteur a deux gros problèmes : il risque de perdre son boulot s'il ne vend pas douze voitures en un seul jour, et toutes ses maîtresses lui tombent sur le dos en même temps. Par dessus le marché il devient, bien malgré lui, le héros d'une prise d'otage.

Roger Donaldson a piqué tous les aspects du héros de Cadillac Man dans d'autres films. Son côté "mon problème, c'est que je ne sais pas dire non à une femme" dans L'homme qui aimait les femmes et son côté escroc attachant dans Les Filous. Quant à la prise d'otage, elle semble largement inspirée du film de Lumet Un Après-midi de Chien, l'humour en plus.

Un humour à la Woody Allen qui prend surtout grâce à la performance des acteurs. Les fans du professeur Keating ne seront pas déçus, Robin Williams est, comme d'habitude, impeccable dans le rôle de Joey. Mais la véritable surprise du film, c'est Tim Robbins. Il est Larry, le preneur d'otage. On avait déjà remarqué dans le rôle du joueur de base-ball abruti dans Duo à Trois, il [illegible] complètement dans Cadillac Man. Son apparition en kidnappeur amoureux et débile est à mourir de rire.

Cadillac Man se laisse voir avec un certain plaisir, celui que donne les films légèrement roublards, mais sincères et sans prétention.

Cyrille GIRAUD



USA 1990. Réal. Roger Donaldson. Scén. Ken Friedman. Dir. Phot. David Gribble. Prod. Charles Roven et Roger Donaldson. Mus. J. Peter Robinson... Int. Robin Williams, Tim Robbins, Pamela Reed, Lori Petty, Annabella Sciorra, Fran Drescher, Judith Hoag... Durée: 1H 37. Dist. Twentieth Century Fox. Sortie le 8 août 1990

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

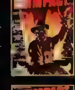
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg. Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 La Préhistoire au Cinéma, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Demons II, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, la Série B.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy". Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Cronenberg, Brazil, Invasion L.A., Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5,Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman,The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Shockers, Bride of Re-Animator, etc.
64 Le Fantôme de l'Opéra, Nightbreed, Frankenstein.

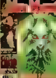
IMPACT

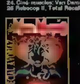
1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Retour des M.Vivants II.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 The Punisher, Phantasm I et II, Avoriaz 90.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.



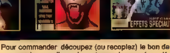












BON DE COMMANDE

MAD MOVIES 23 24 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 ☐ ☐ 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24 25 26 ☐

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés) Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM__________

ADRESSE__________________
____
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

(Nice)

La disparition de *L'Ecran Fantastique* (regrettable et, peut-on espérer momentanée) laisse un trou béant dans la presse spécialisée, qu'il serait souhaitable que *Mad Movies* comble, pour s'affirmer ainsi comme LA revue spécialisée française.
Pour ce faire, je suggérerais
- La définition, le placement, en un mot l'utilité d'*Impact* par rapport à *Mad* m'a toujours semblé pour le moins flous. Présenté comme un complément de *Mad*, traitant plus des films d'action et d'aventures que du Fantastique, *Impact* apparaît comme une alternance-relance mensuelle de *Mad*, ayant une fâcheuse tendance à traiter un peu de tout, au détriment, [redacted]-il, d'une qualité équivalente à celle de *Mad*. En particulier les deux derniers numéros, aux couvertures si attrayantes (merci pour les yeux), sont à mon sens significatifs de ce glissement vers... le n'importe quoi
Donc, sauf si les chiffres que vous connaissez montrent un engouement particulier du lectorat pour ce titre, autant le supprimer ou l'intégrer à *Mad Movies*

Signe Impact va tranquillement vers son trentième numéro. A ce point, on ne s'interroge plus sur l'utilité d'Impact par rapport à Mad Movies elle est acquise. D'accord pour les termes "alternance-relance" mais cela n'a rien de honteux puisqu'on pourrait très bien les appliquer à Mad Movies par rapport à Impact. Certains sujets fantastiques importants (Batman, Massacre à la Tronçonneuse 3, Total Recall, Maniac Cop 2...) ont été traités dans Impact bien avant Mad. L'existence d'Impact est justifiée par tous les sujets impossibles à traiter dans Mad (Stallone Van Damme, les polars...), et les y intégrer serait glisser vers des compromis douteux. Impact a son autonomie, ses sujets, ses rubriques, des lecteurs qui ne lisent pas Mad Movies. Et des lecteurs de Mad Movies désireux de la mensualisation qui trouvent là un palliatif.
Quant à la qualité d'Impact, rien ne la distingue de celle de Mad Movies dans la mesure où les gens qui font les deux revues sont exactement les mêmes, qu'ils ne différencient pas leur tâche par rapport au titre. D'ailleurs, tous les articles concernant le fantastique sont totalement interchangeables. Satisfait, Mr Léger ?

(Vaulx en Velin)

Je viens de découvrir votre superbe revue (ouiiii...). Après commande des anciens numéros, j'ai lu l'éditorial du numéro 1 "*Impact* ne sera jamais un *Mad Movies* bis et c'est bien, au contraire, la complémentarité qui sera recherchée" je cite. Alors, je vous en conjure, ne gâchez pas tout, assez de X. Laissez le à la dernière page. 12 pages de sexe dans le numéro 26 faut pas déconner merde. J'oubliais limitez le gore dans *Impact*. Pour ça, il y a *Mad Movies* et c'est bien suffisant
J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de ces quelques remarques constructives (*quand c'est constructif, on adore les remarques*). Je préfère énumérer les côtés négatifs car ils sont bien moins nombreux que les points positifs. Ne rougissez pas, c'est vrai (*là, on pique un fard*).

Les réactions sont unanimes : le sexe dans Impact ne correspond absolument pas à son lectorat. Pour les nénettes déshabillées, il existe des revues spécialisées qui font très bien leur travail (Pulsions par exemple) et nous ne voulons pas nous orienter dans ce créneau. Il y a eu deux dossiers Super Nanas (le second plutôt soft non ?) dans Impact. On arrête là.

(Bayonne)

La distribution aléatoire des films dans mon bled paumé m'ayant, enfin, permis de voir **Blue Steel** et **Affaires Privées**, je vous écris pour vous faire part de mon étonnement quant à vos critiques concernant ces deux films.
Affaires Privées tape en plein dans le déjà-vu. La réalisation évoque celle d'un épisode de *Deux Flics à Miami*, le scénario est quelconque et les dialogues versent dans le vulgaire le plus racoleur. Cette série B insignifiante est qualifiée de "puissante" et "extrémiste" par notre cher *Impact*.
A part l'interprétation, Richard Gere et Andy Garcia en tête manifestement fourvoyés dans ce purulent navet, tout est bon à jeter, y compris la bande-annonce, mal ficelée et obscène au-delà du raisonnable.
Blue Steel, lui, n'a même pas droit à une critique complète (*deux pages au lieu d'un tiers pour Affaires Privées tout de même*). Seule une interview de Kathryn Bigelow nous rappelle la sortie de ce pur chef-d'œuvre, et une petite phrase assassine qui en dévoile plus sur l'état d'esprit de la rédaction que les doctrines pompeuses brodées autour de l'entretien. Je parle du lapidaire "on n'aime pas" qui orne votre sommaire (*tu préfères peut-être "keot! purulent" ?*). Pourquoi donc ? Le scénario, s'il n'est pas véritablement novateur, ménage de fortes surprises. Lorsque, par exemple, Eugene Hunt s'introduit dans la famille de Megan Turner et discute tranquillement avec ses parents. Quel effroi dans la salle. **Blue Steel** apporte la preuve, si besoin en était, que Jamie Lee Curtis est une grande actrice à l'aise dans tous les registres. Le final est proprement stupéfiant et laisse le spectateur abasourdi. Abasourdi, je le suis quand je relis ma revue préférée pour tomber sur "le scénario est loin d'être à la hauteur du talent de la réalisatrice". Qui m'expliquera ce mystère ? (*pas de mystère, mais des avis différents tout bêtement*).

On n'aime toujours pas BLUE STEEL. Par contre Jamie Lee

Le Carton du Mois

L'ANNEE DU CHAT





Gudrun Landgrebe (haut) et Götz George (bas).

Grand Prix du Festival du Film Policier de Cognac, cet inédit est un excellent thriller au scénario particulièrement astucieux. En surface, un duo de truands pénètre dans une banque et prend le personnel en otage. Mais en fait, les ficelles sont tirées par Probek, le cerveau de l'opération, qui surveille son équipe de la maison d'en face. Doté de nombreux perfectionnements techniques, il parvient à écouter les conversations des policiers et manipule à sa guise les deux gangsters. L'affaire prend une autre tournure lorsqu'on découvre que la maîtresse de Probek est l'épouse du directeur de la banque. Rythmée par de nombreux rebondissements, l'histoire réserve pas mal de surprises. D'un réalisme total, le film nous permet de suivre, presqu'en direct, une prise d'otage, les rapports délicats de ces derniers avec les ravisseurs et les négociations avec la police. Mais au fur et à mesure du développement de l'action, le réalisateur nous entraîne dans des directions inattendues. Le final verra le déclenchement inéluctable de la violence. Filmé avec talent et nervosité, ce polar allemand vous secouera.

Die Katze RFA 1987 Réal.. Dominik Graf Int. Götz George Gudrun Landgrebe, Heinz Hoening Dist Film Office



3 SAISONS EN ENFER

Ce n'est pas le Midnight Express des prisons de femmes mais presque. Bien supérieur à la moyenne du genre, 3 Saisons en Enfer plonge deux jolies femmes dans une prison dont les matons sont des tortionnaires violeurs. Pour quelques grammes de drogue, Carly et Mélanie, derrière les barreaux, subissent les derniers outrages et sont amenées à se prostituer. Evidemment, le film n'échappe pas aux clichés d'usage douche, sévices physiques, dégradation.. Le réalisateur en rajoute dans la violence. Et dans l'érotisme, histoire de déshabiller une Tanya Roberts que le James Bond paraplégique de Dangereusement Vôtre avait à peine touchée. Plus proche de la série B que du Z. Une heureuse surprise en définitive.

Purgatory G.B 1988 Réal.. Ami Artzi. Int. Tanya Roberts... Dist GCR.

DOUBLE CASSE
HOLD UP A OCEAN DOWN

Alors qu'il s'apprête à quitter la prison qui l'a hébergé quelques années, Skinner est attaqué par des compagnons de cellule. Il soupçonne son ancien patron, directeur d'un champ de courses, déjà responsable de son incarcération et qui a "recueilli" sa petite amie. Le plat de la vengeance étant froid, Skinner décide de frapper là où ça fait mal au tiroir-caisse. Avec une bande de "loosers" il organise un casse sur l'hippodrome avec une provocation supplémentaire le directeur est au courant du projet et se ronge les sangs d'en connaître les détails. Sympathique petit film d'action, ce Double Casse nous présente un Pierce Brosnan en pleine forme, ironique et provocateur. L'aventure est menée tambour battant et avec décontraction. On passe un bon moment avec en conclusion "Comme d'habitude" interprété par les Gipsy Kings... que l'on applaudit bien fort !

The Heist USA 1989 Réal. Stuart Orme Int.: Pierce Brosnan, Tom Skerritt, Tom Atkins.. Dist CIC Vidéo.

ENTERRE VIVANT

La vidéo réserve parfois de grandes surprises. Témoin cet Enterré Vivant tourné pour la télé câblée et sans rapport avec la nouvelle d'Edgar Poe. Des amants liquident le mari embarrassant grâce à un poison d'origine animale. L'homme, un entrepreneur meurt d'une crise cardiaque. Rapidement inhumé, il se libère du cercueil et prend ses assassins dans un piège surprenant d'ingéniosité. Scénariste du dernier Blob Frank Darabont excelle dans l'art et la manière de décrire une vengeance. Huilée à la perfection, sa mécanique broie impitoyablement ses personnages. Une structure narrative sans faille, une mise en scène à la Sang pour Sang, la présence de Jennifer Jason Leigh à la fois vénéneuse et candide, un humour noir omniprésent, des détails morbides. Enterré Vivant passionne de la première à la dernière image. La transformation physique du héros, sans un millimètre de latex, est impressionnante. Un téléfilm digne de figurer dans une anthologie du suspense à l'écran.

Buried Alive USA 1989 Réal.. Frank Darabont. Int. Jennifer Jason Leigh, Tim Matheson, William Atherton Dist CIC Vidéo



DANGEREUSE OBSESSION

Idée de départ originale un tueur liquide un prédicateur corrompu sévissant sur les petits écrans américains. Manifestement, Yuri Sivo prend son pied à décrire un monde pour le moins dégueulasse où, sous couvert de miséricorde, des arrivistes s'en mettent plein les poches en proférant la bonne parole. Un détective miteux de confession israélite mène l'enquête et tombe amoureux de la fille du boss de l'Eglise Divine du Peuple...
Yuri Sivo a des idées, de l'ambition mais ne possède aucun sens du rythme. Reste un petit polar pas trop difficile à suivre, plein de personnages assez déments comme ce Billy Doe, prédicateur libidineux et raciste.

Dangerous Obsession USA 1988. Réal. Yuri Sivo Int.. Brian Benben, Debrah Farentino Anthony Lapaglia.. Dist.. GCR

PROJET NIGHTBREAKER

Ce téléfilm produit et interprété par Martin Sheen (et son fils Emilio Estevez) se propose de dénoncer les expériences atomiques actuelles par l'exemple du passé. En 1956, le docteur brown étudie la résistance physique et psychologique de soldats face à une attaque nucléaire. Considérés comme des cobayes, les bidasses vont subir le contact des radiations et n'obtiendront aucune reconnaissance du gouvernement. le message militant du film n'est pas asséné pesamment mais dilué dans une série de scènes efficaces de la vie quotidienne. Une fois de plus, les américains n'hésitent pas à dénoncer les erreurs de leur passé avec force et conviction ; en espérant que cela serve pour le futur.

Nightbreaker. USA. 1989. Réal.: Peter Markle. Int.: Martin Sheen, Emilio Estevez, Lea Thompson... Dist.: CBS-Fox.

L'ARME AU POING



Un vieux malfrat se livre au trafic d'uranium. Il fait liquider le convoyeur dont le frère est un flic du genre radical. Flanqué d'une jolie avocate, notre homme mène la vie dure au mafioso...
Le scénario donne dans le conventionnel, les péripéties versent sans pudeur dans le déjà-vu... Heureusement, le cinéaste sort l'artillerie lourde et plombe tout ce qui passe dans le champ de la caméra. Explosions, poursuites automobiles et ralentis saccadés à la Sam Peckinpah... Dommage que le tempo déraille souvent. Visiblement, Sam Jones, moins coincé que dans **Flash Gordon**, s'amuse bien. Le personnage du gangster septuagénaire, amateur de bonnes tables et propriétaire d'un restaurant, est assez cocasse pour éviter un oubli trop rapide.

Under the Gun. USA. 1987. Réal.: James Sbardellati. Int.: Sam Jones, Vanessa Williams, John Russel, Nick Cassevetes... Dist.: Delta Vidéo.

DEAD SILENCE

Un bien curieux film. Réalisé par Harrison Ellenshaw, responsable des effets spéciaux visuels de films comme **Superman IV** et **Dick Tracy**, **Dead Silence** relate le déroulement d'un tournage de film noir dans la tradition des Bogart et compagnie. Malheureusement, le réalisateur doit accepter qu'un nabot idiot interprète le privé. C'est le fils du producteur, un mafioso qui meurt noyé au fond de sa piscine. Du coup, le réalisateur doit boucler le film et le vendre à la télé câblée en cinq semaines ! Malgré une mise en scène un peu plate, **Dead Silence** tient la route par la hargne et l'agressivité qu'il déploie contre le système hollywoodien. Ellenshaw tire à boulets rouges sur les producteurs hypocrites, les publicitaires, les techniciens qui se prennent pour des Van Gogh, les actrices qui "couchent" pour réussir... Un coup de moulinette qui ne pouvait être produit par un grand studio.

Dead Silence The Movie. USA. 1989. Réal.: Harrison Ellenshaw. Int.: Clete Keith, Doris Anne Soyka, Joseph Scott... Dist.: GCR.



BLOODSTONE

Tourné aux Indes avec des moyens importants, **Bloodstone** n'est pas porté dans le cœur de son réalisateur, Dwight Little (**Le Fantôme de l'Opéra**, **Halloween IV**). Faut dire que cette course au rubis légendaire se traîne souvent et que les péripéties ont été mille fois mises en scène. Et souvent bien mieux. L'Inde est réduite à la dimension de quelques cartes postales pour touristes occidentaux. Pour la couleur locale, revoyez plutôt **Le Tombeau Hindou** ou **Le Tigre du Bengale** de Fritz Lang, ou même **Le Mystère du Temple Hindou** et sa suite, **Kali Yu, Déesse de la Vengeance**. C'est autrement plus exotique et révélateur du magnétisme du pays des Maharadjahs. **Bloodstone** n'a guère plus de dimension qu'un téléfilm de hour pour *TF1*. De plus, le flic "drôle" parachuté dans le récit est carrément insupportable.

USA. 1987. Réal.: Dwight Little. Int.: Brett Stimely, Anna Nicholas, Christopher Neame... Dist.: Delta Vidéo.

BLINDSIDE
UNE FEMME SOUS SURVEILLANCE

Par un étonnant phénomène d'identification, on regarde **Blindside** de la façon dont le personnage principal surveille son hôtel : d'un œil morne et sans bien comprendre ce qui arrive. Passant ses journées à espionner ses locataires, Gruber est menacé par deux sinistres individus qui le forcent à mettre sur écoute une jeune femme. A ce moment, ça devient d'un compliqué...
Il semblerait qu'un mari veuille se débarrasser de son épouse infidèle, mais il y a des protagonistes qui interviennent à tort et à travers dans l'intrigue. On a finalement l'impression que plusieurs histoires se chevauchent sans que tout cela ne trouve sa place dans un déroulement à peu près logique. Harvey Keitel s'ennuie, et il n'est pas le seul !

Blindside. Canada. 1987. Réal.: Paul Lynch. Int.: Harvey Keitel, Allan Fawcett... Dist.: Antares Travelling.

LA DERNIERE VICTIME

Beau papa veut-il supprimer maman ? That is the question que se pose Christie après qu'un ouvrier se soit électrocuté dans la cave ; après avoir eu un accident avec la voiture de sa mère dont les freins ont été sciés et l'accélérateur bloqué ; après que sa meilleure copine (enceinte) ait été écrasée ; après quelques autres incidents du même tonneau. Elle découvre, en outre, après une course-poursuite vélo contre auto (!), que le mari de maman a une maîtresse d'une sensualité torride... Et avec tout cela, personne ne veut la croire ! Là, on se dit quand même que le scénariste Tom Holland fut naguère mieux inspiré. D'autant que quelques scènes relèvent d'un assez mauvais goût grand guignolesque (notamment le dépucelage de Christie, plus sanglant que les meurtres de Freddy). Le sujet nécessitait plus de subtilité et Michael Winner est plus à l'aise avec les exploits de Charles Justicier dans la Ville Bronson.

Scream for Help. G.B. 1986. Réal.: Michael Winner. Int.: Rachael Kelly, Marie Masters, David Brooks. Dist.: Warner Home Vidéo.

ERIK, SOLDAT DE FORTUNE

Rescapé de toutes les guerres, Erik a mis ses talents guerriers au service d'une dictature sud-américaine. Avec un soupçon de naïveté, il se croit libre. Sa rencontre avec une journaliste venue écrire un article sur son patron le Général Gonzalez va déclencher chez lui une prise de conscience qui l'amènera à retourner sa veste. Cette série B au thème classique s'en sort par une mise en scène très rythmée et des acteurs convaincants. Le propos implicite visant à dénoncer l'usage de la torture le rend encore plus sympathique.

Erik, Soldier of Fortune. USA. 1988. Réal.: Michael Kennedy. Int.: Stephen McHattie, Deborah Van Valkenburgh, Michael Champion... Dist.: CBS-Fox.

HOLLYWOOD DETECTIVE

Après avoir connu la célébrité télévisée dans le rôle du détective John Crown, l'acteur Harry Bell est dans le creux de la vague. Se prenant au jeu, il accepte la proposition d'une de ses admiratrices de mener l'enquête sur la disparition de son petit ami. Episode pilote d'une série qui n'a pas vu le jour, ce "Détective d'Hollywood" fait penser au personnage de Toby Peters, créé par Stuart Kaminsky, qui rode dans le monde du cinéma. Même dans la construction de l'intrigue : on découvre le héros en fâcheuse posture et, en voix off et flash-back, il nous narre les aventures qui l'ont conduit là. Comme il ne faut pas lésiner, le scénariste rend également hommage à **Chinatown**. Savalas s'amuse bien dans un rôle écrit sur mesure pour lui, et même si l'histoire est un peu tirée par les cheveux (un comble pour Savalas !), l'ensemble fait passer un bon moment.

The Hollywood Detective. USA. 1989. Réal.: Kevin Connor. Int.: Telly Savalas, Helene Udy, Joe Dalessandro... Dist.: CIC Vidéo.

Marcel BUREL

X IMPACT

Kelly BLUE & Diedre HOLLAND

Embarquement immédiat pour l'Australie à la découverte des nouvelles stars du X, Kelly Blue et Diedre Holland. Ajuste ton slip kangourou Mad Max, ça chauffe !



Rien n'étanche l'appétit de Kelly Blue...



Diedre Holland, comme Tracy Lords, fait fureur avec sa moue.

Ce mois-ci, on va partir à la découverte d'un pays nouveau venu dans le monde du X, je veux parler de l'Australie. Jusqu'à maintenant, l'Australie était le pays des barbares motorisés, cloutés, dégénérés, et poursuivis par un flic fou ; le pays de Crocodile Dundee et de son chapeau ; le pays d'un sanglier géant et barjot ; et le pays, bien sûr, où l'on trouve le plus de créatures qui sautent sur la queue.
En effet, au côté des morpions et des kangourous, il faudra désormais compter avec deux charmantes créatures, Kelly Blue et Diedre Holland, les deux premières stars du tout nouveau cinéma X australien. Un cinéma qui met déjà en émoi le monde du Hard. On ne calcule plus le nombre de couvertures (*Vidéo 7 X, Hustler Vidéo, Vidéo Blue, Hot Vidéo*...) consacrées à ces deux jeunes filles ayant à peine dépassé la vingtaine et tourné seulement 4 et 6 films respectivement.
La première se nomme donc Kelly Blue. C'est la Ginger Lynn australienne avec un joli petit corps superbement galbé, un tempérament de feu et un appétit sexuel que rien n'étanche. Même pas un troupeau de mâles en rut, ni un harem de beautés sensuelles.
La petite kelly a été découverte par John T. Bone alors qu'elle était Go-Go Girls dans une boîte Topless à Sidney.
En vieux roublard du X, il a vite repéré le potentiel de la petite danseuse nue et lui a donc proposé de devenir actrice dans la série de films qu'il s'apprêtait à tourner en compagnie de John Dough, Joey Silvera, Randy West et Randy Spears. Mais pour être au complet, il lui fallait une seconde actrice du cru, et il la trouva en la personne de Diedre Holland, un top model.
En vérité, Diedre n'est pas australienne, ni hollandaise comme son pseudo pourrait le laisser croire. Elle est allemande, et ses parents ont émigré très tôt en Australie, mais on ne va pas chipoter pour si peu. Un jour, Diedre répond à une annonce dans un journal qui recherche des modèles. Des photos de mode aux photos dénudées, il n'y a qu'un pas, et de l'érotisme au X, il n'y a que quelques réticences que John T. Bone saura faire disparaître pour notre plus grand plaisir.
Si Kelly Blue fait penser à Ginger Lynn, Diedre Holland, elle, ferait plutôt penser à Tracy Lords. Comme l'ex-star du X, elle ne sourit pas beaucoup, mais possède une moue, plus engageante que n'importe quel sourire, correspondant bien à son corps bronzé et félin et à ses yeux de petite chatte qui en font craquer plus d'un. Comme l'acteur John Dough qui a récemment épousé Diedre au grand dam de ses nombreux admirateurs. Diedre est en passe d'ailleurs de faire des malheurs à Hollywood. Elle était parmi les personnalités les plus remarquées lors des derniers Awards du X à Las Vegas, et vient de signer un contrat d'exclusivité avec la célèbre firme américaine *Vivid* (Brabara Dare, Jamie Summers, Torri Welles, Nikki Charm, Julianne James...). Ses premiers films américains, **Play Me** ou **Diedre in Danger**, ne sont pas encore disponibles sur le marché français. Par contre, la firme *Penguin* vient de sortir la série des quatre films de ***Down Under, Australian Erotica*** qui a permis au monde entier de les découvrir. Il s'agit de **True Blue, Phone Sex Girls Australia, Rancho Pervers (Aussie Vice), La Filière du Vice (Australian Connection)**, tout quatre réalisés donc en Australie par John T. Bone. Cette série est comme une bouffée d'air dans le monde du X. Rien à voir avec les tournages crapoteux dans une chambre sordide. La place est faite aux grands espaces et John T. Bone a su tirer partie du cadre merveilleux qu'offre l'Australie malgré des budgets on ne peut plus réduits de moins de 20.000 dollars.
Aussi, en ces temps de vacances et de dépaysement, partez vers ces cons-très sauvages que les coups de boutoir de l'homme ne savent ni calmer ni apprivoiser.
Bon voyage...

Guy LIGUILI



Un sous-marin disparu.
Une poursuite implacable.

La course à la liberté.

SEAN
CONNERY

A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE

ALEC
BALDWIN

PARAMOUNT MACE NEUFELD / JERRY SHERLOCK JOHN Mc TIERNAN SEAN CONNERY ALEC BALDWIN A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE
SCOTT GLENN JAMES EARL JONES SAM NEILL BASIL POLEDOURIS TERENCE MARSH JAN DE BONT LARRY DE WAAY JERRY SHERLOCK
LARRY FERGUSON DONALD STEWART TOM CLANCY MACE NEUFELD JOHN Mc TIERNAN UN FILM PARAMOUNT



METROPOLITAN FILMEXPORT JEAN-CLAUDE VAN DAMME SUNIL R. SHAH IMPERIAL ENTERTAINMENT SHELDON LETTICH "FULL CONTACT"
JEAN-CLAUDE VAN DAMME • HARRISON PAGE • DEBORAH REHNARD • LISA PELIKAN • ASHLEY JOHNSON • BRIAN THOMPSON GREGORY PICKRELL ROBERT NEW
JOHN SCOTT SHELDON LETTICH JEAN-CLAUDE VAN DAMME MARK CONTE SUNDIP R. SHAH • ANDERS P. JENSEN • SUNIL R. SHAH
TED ADAMS SWANSON ASH R. SHAH ERIC KARSON SHELDON LETTICH

METROPOLITAN FILMEXPORT

Imperial Entertainment Corp